



Histoire de Jean de Calais : sur de nouveaux mémoires

<https://hdl.handle.net/1874/360688>

HISTOIRE

DE

JEAN DE CALAIS,

SUR DE NOUVEAUX MÉMOIRES.

D50860-V

A287602 ..

HISTOIRE

DE

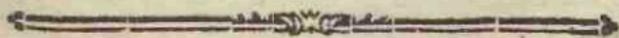
LETTRE DE CALAIS

PAR M. DE LAUNAY

Je
HISTOIRE
DE
JEAN DE CALAIS,
SUR DE NOUVEAUX MÉMOIRES.



A LIÉGE,
Chez F. J. DESOER, Imprimeur-Libraire,
sur le Pont-d'Isle.



M. D C C. L X X X V I I.

HISTOIRE

DE

JEAN DE CALAIS

PAR M. DE LA HARPE



A L'ÉTOILE

chez M. J. BENOIST, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, au Salon de Peinture, sous le Vestibule.

M. DE LA HARPE



HISTOIRE
DE
JEAN DE CALAIS,
SUR DE NOUVEAUX MÉMOIRES.

LA ville de Calais sera à jamais mémorable par les exemples de vertus qu'elle a donnés. Le dévouement de ses sept Citoyens qui firent le sacrifice de leurs vies, pour sauver leurs compatriotes, qu'Édouard vouloit livrer au carnage, l'a immortalisée. Jean de Calais, avant cette époque, est un des Héros qui avoit le plus contribué à sa gloire. Le commerce & la navigation firent, de tout temps, la principale occupation des Calaisiens. Jean, formé par les leçons, & par les exemples de

son père, étoit devenu le Navigateur le plus intrépide, & le plus grand Commerçant de l'Europe : A ces heureux talens, il joignoit les qualités les plus aimables; généreux, doux, compatissant; il faisoit les délices de la Société; il en faisoit la richesse & la fureté, par son activité & par son courage, qu'il exerça souvent contre les Corsaires, dont il avoit purgé les mers voisines: Il les avoit repoussés loin de la côte, & la terreur de son nom, qui s'étendoit sur une partie de l'Océan, faisoit jouir le commerce de Flandre, de la Picardie & de la Normandie, d'une liberté inaltérable.

Un vaisseau arriva, un jour, dans le port de Calais, maltraité par des Corsaires, qui l'avoient attaqué à la hauteur des côtes de Bretagne: Jean frémit, à cette nouvelle, & jura leur ruine. Il arma le même vaisseau, après l'avoir acheté du propriétaire; son père le munit d'armes & de vivres, & choisit les matelots & les gens qui devoient l'accompagner. L'Équipage étoit peu nombreux: Où l'expérience & la valeur dominant, le grand nombre n'est qu'un grand embarras. Il part; à peine a-t-il dépassé les côtes de Normandie, qu'il aperçoit trois vaisseaux, qui venoient à lui, à force de voiles. Jean, inférieur en force, mais non en valeur, crut qu'il devoit user d'adresse: Tant que les Corsaires allèrent de conserve, il les évita, & fit semblant de fuir; il les fatigua longtemps, & vint à bout de les séparer. Le Cor-

faire le plus léger s'attacha à le poursuivre : Jean de Calais fuit, jusqu'à ce qu'il le vit hors de portée de tout secours : Alors, il fond sur le vaisseau, fait prisonnier le Commandant, & coule à fond tout le reste. Le soleil étoit couché, & les deux autres Corsaires étoient trop éloignés, pour avoir aperçu ce qui venoit de se passer. Jean vole vers eux, & force le Commandant prisonnier, lorsqu'il est à portée de se faire entendre, de demander qu'un des Corsaires vienne au secours de son vaisseau prêt d'être submergé. Le Corsaire, qui ne se méfie de rien, approche, & subit le sort du premier. Jean vogue vers le troisième, passe tout au fil de l'épée, & envoie le Corsaire, avec une partie de l'équipage, à Calais, où il devoit se rendre, deux jours après. Jean avoit promis la vie au Commandant ; il lui donna la liberté. Ce Chef de pirates, rempli de frayeur & de reconnoissance, se jeta à ses pieds, & fit remarquer à son libérateur deux vaisseaux, dont les voiles, comme un nuage imperceptible, se déroberent, enfin, à leur vue. Il lui apprit que c'étoient deux Corsaires qui, ne voyant plus ceux qu'il venoit de vaincre, & se doutant de leur sort, se retiroient ; qu'ils emmenoiient en esclavage plusieurs Chrétiens, qu'ils avoient pris dans leurs courses. Jean, voyant que, quelque diligence qu'il fit, il ne pouvoit les atteindre, reprit la route de Calais, après avoir fait mettre le Commandant à terre.

La ville de Calais lui préparoit la fête la plus brillante; tout, sur le port, respiroit la joie & les plaisirs. La Ville, qui le regardoit comme le protecteur de son commerce, voulut que, désormais, Jean n'eût plus d'autre nom, que celui de sa Patrie, comme les Romains donnoient à leurs Généraux les noms des lieux qui furent le théâtre de leur gloire, soit qu'ils les eussent conquis, soit qu'ils les eussent fau- vés : Cet usage auroit dû se conserver parmi nous.

Il revenoit triomphant; les vents portoient jusqu'à lui, les chants de victoire dont les Calaisiens faisoient retentir le port; il se fai- soit une douce image de la joie qu'éprouve- roit son père; lorsqu'une nuit affreuse couvre les airs; un vent impétueux soulève les flots & le repousse loin du canal de la Manche : Il lutte contre l'orage; ses voiles, qu'on n'a- voit pas eu le temps de plier, sont déchirées; un coup de vent emporte le vaisseau comme une flèche, sans que Jean puisse savoir dans quelles mers.

Enfin, la tempête se dissipe, le jour repa- roît; Jean ne connoît point les mers dont il est environné; il vogue au hasard, & décou- vre, enfin, une île : Il s'élançe dans la cha- loupe, accompagné de huit soldats, & aborde sur une rive facile & agréable, couverte d'un bois épais; il est surpris de le voir coupé de vastes avenues & de prairies rafraîchies par mille ruisseaux, qui se réunissoient au delà du bois, & formoient un canal qui se perdoit dans

l'éloignement. Il est d'autant plus étonné, qu'il avoit cru ce pays désert; il le parcouroit en l'admirant: Il entendit parler à côté de lui; il s'avance, & distingue, à travers le feuillage, trois hommes magnifiquement habillés, qui s'entretenoient en langue Flamande: Il franchit la haie qui les séparoit; il se trouve dans un cabinet de charmille, & ces trois étrangers viennent au devant de lui. Jean de Calais leur demande, dans la même langue, quel est ce pays enchanté?

„ Il est bien étonnant, lui répondirent les
„ étrangers, que, de quelque lieu que vous
„ veniez, vous puissiez ne pas connoître l'île
„ Heureuse; c'est le nom de celle où vous
„ êtes: Elle a été peuplée par une famille
„ Flamande, qui y échoua, il y a environ un
„ siècle. Le Chef de cette famille y bâtit une
„ habitation; six Matelots, échappés au nau-
„ frage, s'y établirent aussi; ce qui faisoit dix-
„ sept personnes, en y comprenant le Chef
„ & son épouse, quatre filles, trois garçons,
„ & deux servantes. Le Chef, nommé Pierre,
„ les rassembla tous, & leur proposa de se fixer
„ ici pour toujours: La terre y paroïssoit fer-
„ tile; toute inculte qu'elle étoit, elle pro-
„ duisoit des fruits d'un goût délicieux; les
„ ruisseaux étoient remplis de poisson, & la
„ terre couverte de gibier; tous y consenti-
„ rent: Alors, Pierre adopta les matelots &
„ les servantes pour ses enfans; elles étoient
„ jeunes, il les maria avec deux de ses fils;
„ il choisit les quatre matelots les plus âgés,

„ & les donna à ses quatre filles : Le plus
„ jeune de ses fils, & les deux matelots qui
„ restoient, furent destinés pour les trois pre-
„ mières filles qui naistroient. Le bonheur,
„ dont les mariés jouissoient, excita les re-
„ grets des trois célibataires; leurs frères cher-
„ choient, vainement, à les consoler; la di-
„ vision alloit se mettre dans la famille; le
„ Père les appaisa par cette proposition. — Mes
„ enfans, leur dit-il, j'ai un moyen assuré de
„ vous satisfaire : Vous voudriez avoir, cha-
„ cun, une femme, & vous voyez que cela
„ est impossible; vous êtes d'un âge qui vous
„ permet encore d'attendre; vos femmes se-
„ ront jeunes, lorsque celles de vos frères au-
„ ront perdu toute la fraîcheur de leurs char-
„ mes. Si, dans ce temps-là, vos frères, excités
„ par le même esprit qui vous anime aujour-
„ d'hui, vous enlevoient vos épouses, le souf-
„ fririez-vous impunément? Si, même, ils re-
„ gardoient votre bonheur avec un œil d'envie,
„ voudriez-vous le partager avec eux? Et si,
„ par une coupable commiseration, elles les
„ recevoient dans leurs bras, seriez-vous dis-
„ posés à leur pardonner cette infidélité? Ré-
„ pondrez. — Le plus jeune s'écria : — Ah!
„ périsse la femme fausse & perfide qui peut,
„ indifféremment, prodiguer ses faveurs à celui
„ qu'elle aime & à celui qu'elle n'aime pas;
„ car il est aussi impossible au cœur humain de
„ s'attacher à deux objets à la fois, qu'à la
„ pensée de les embrasser en même temps. —
„ Les deux matelots témoignèrent la même

„ délicatesse, & jurèrent que, s'ils avoient une
„ épouse, ils voudroient en être aimés avec
„ la même ardeur qu'ils auroient pour elle.
„ — Pourquoi donc, leur dit le Père, mur-
„ murez-vous du bonheur de vos frères, ou
„ m'ôtez-vous, par la délicatesse de vos senti-
„ mens, le projet, que j'avois formé, de vous
„ rendre tous contents. Ils voulurent savoir quel
„ étoit ce projet. — J'avois résolu, reprit-il, de
„ faire tirer au fort nos femmes; & les trois qui
„ vous seroient échues, auroient partagé leurs
„ faveurs entre leurs époux & vous. — Les
„ jeunes gens parurent un peu surpris. — Mais,
„ pensez-vous, demandèrent-ils, qu'elles euf-
„ sent voulu y consentir? — Je l'ignore, ré-
„ pondit le bon Père; cependant, en suppo-
„ sant qu'elles obéiroient, sans répugnance,
„ quels sentimens auriez-vous pour elles, en
„ songeant qu'elles trahiroient leurs maris?
„ — Le mépris & l'indignation, dirent-ils. —
„ Et, si je les avois forcées de voler dans vos
„ bras, malgré elles, l'estime qu'elles vous
„ auroient inspirée, sans doute, à quoi vous
„ auroit-elle engagés? Ils répondirent, tout
„ d'une voix: — A les rendre à leurs époux,
„ & à sacrifier nos penchans criminels. — Eh
„ bien, mes amis, reprit cet homme sage,
„ faites le sacrifice de votre jalousie: A peine
„ le plus âgé de vous trois touche-t-il à sa
„ dix-huitième année; dans deux mois, au
„ plus tard, mon épouse va donner un nou-
„ vel habitant à la Colonie; j'espère que ce
„ sera une compagne pour l'un de vous. Déjà

deux de mes filles annoncent leur fécondité; le ciel bénira les autres, & vous aurez le plaisir de voir croître sous vos yeux, d'accommoder à votre caractère, ces enfans, qui vous devront leurs vertus & leur amour. — Les jeunes gens soupirèrent, coururent embrasser leurs frères, & vécurent, à l'avenir, avec leurs sœurs, comme avec les mères de leurs épouses.

La prédiction du Père-de-Famille s'accomplit dans tous ses points: En moins d'un an, la peuplade fut augmentée de quatre filles & de trois garçons, &, jusqu'au temps où elles purent être mariées, on comptoit soixante-quinze enfans. Dans un intervalle de vingt-cinq ans, la Colonie fut si nombreuse, que les habitations, bâties successivement par les familles qui avoient été obligées de se séparer, formèrent une ville considérable. Le père de ce peuple n'avoit pas encore atteint sa soixantième année. La nécessité, & quelques connoissances qu'il avoit apportées d'Europe, lui suffirent pour établir, avec le secours de ses enfans & de six matelots, tous les arts utiles; il s'attacha à faire un corps de lois simples, & peu nombreuses; elles avoient pour but l'union & la concorde: Il rendit les châtimens utiles au coupable & à la Société. Celui qui avoit violé la loi naturelle, étoit cité devant ses frères, qui le forçoient d'avouer son crime & de se juger lui-même. On apprenoit les lois aux enfans, en les instruisant des de-

voirs qu'elles leur imposoient ; le Législateur croyoit qu'il étoit injuste de punir celui qui contrevenoit à la loi, lorsqu'il ignoroit la loi, à moins qu'il n'eût contrevendu à la loi naturelle, qui est dans tous les cœurs.

„ A la mort de Pierre, qui arriva à sa
„ quatre-vingt-quinzième année, le nombre
„ des habitans alloit à près de cinq mille,
„ parmi lesquels il voyoit sa cinquième généra-
„ tion. Avant de mourir, il assembla les
„ Chefs de toutes les familles. — Mes enfans,
„ leur dit-il, bientôt, vous ne m'aurez plus :
„ Je vous laisse, à ma place, des lois, dont la
„ sagesse s'est assez manifestée par l'ordre &
„ la paix qui ont régné, jusqu'à présent,
„ parmi vous. Si je croyois que le même es-
„ prit, qui vous anime, & que la même dis-
„ cipline, dont vous ne vous êtes point écar-
„ tés, se perpétuassent dans vos descendans,
„ je vous dirois : Il ne vous faut point d'autre
„ maître que la loi ; qu'elle soit écrite dans
„ tous les cœurs, & que l'assemblée du peu-
„ ple, représentée par ceux qu'il choisira pour
„ la faire observer, juge & récompense. Mais,
„ à mesure que ce peuple s'augmentera, les
„ principes s'altéreront, il perdra de vue ses
„ véritables intérêts ; les passions des uns, les
„ préjugés des autres, y jetteront le trouble
„ & la confusion : La loi, qui n'est que la raison
„ même réduite en principe, n'aura qu'une
„ voix impuissante ; chacun l'interprétera au
„ gré de son penchant. Il faut donc, à la tête

„ de la Nation, ou un corps dépositaire de
 „ la loi, ou un Chef, qui, laissant à la Na-
 „ tion, représentée par un corps de Magif-
 „ trats qu'il nommera, le droit d'interpré-
 „ ter la loi, se réserve la force pour la faire
 „ observer, & partage, avec le corps de Ma-
 „ gistrats, la prérogative d'ajouter à la loi,
 „ & de modérer sa sévérité en cas de besoin.
 „ Je ne m'attacherai pas à mettre sous vos
 „ yeux les inconvéniens qu'offrent l'un & l'au-
 „ tre partis; le plus doux me paroît être celui
 „ où la Société remet ses intérêts entre les
 „ mains d'un Chef; celui-ci confie une partie de
 „ l'autorité, dont la Nation l'a revêtu, au
 „ corps des Magistrats qu'il a choisis. Voyez,
 „ mes enfans, examinez quel est le parti que
 „ vous croyez le plus propre à votre félicité.
 „ Remontez à l'origine de votre établissement
 „ dans cette île; croyez-vous qu'il eût mieux
 „ valu, pour votre bonheur, que notre petite
 „ troupe se fût gouvernée elle-même, ou pen-
 „ sez-vous qu'elle doive ses succès à l'auto-
 „ rité paternelle, que j'ai exercée sur vous?
 „ Quoiqu'il y ait une très-grande différence
 „ entre une société de dix-sept personnes,
 „ réunies par le besoin, & un peuple nombreux
 „ divisé par autant d'intérêts, qu'il y a de
 „ personnes qui le composent, vous pouvez
 „ juger, par ce qui s'est passé jusqu'aujourd'-
 „ hui, de ce qui arrivera dans les siècles à
 „ venir. —

„ Après avoir ainsi parlé, le Père-de-Famille
 „ se retira, pour laisser à la Nation la liberté

„ de délibérer. Cette matière fut long-temps
„ discutée ; on ne pouvoit pas s'accorder,
„ lorsqu'un des plus anciens se leva , & tira
„ un argument convaincant contre le gouver-
„ nement populaire , de la diversité même des
„ opinions des délibérans. — Quoi, dit-il,
„ si vous ne pouvez pas vous accorder, pour
„ savoir s'il vaut mieux que vous vous gou-
„ verniez vous-mêmes, ou que vous soyez
„ gouvernés par un maître, que sera-ce, lorf-
„ qu'il vous faudra choisir les Magistrats qui
„ doivent représenter le corps de la Nation ?
„ & si vous avez à vous défendre contre quel-
„ que peuple jaloux, comment choisirez-vous
„ vos Généraux ? Le peuple, partagé en au-
„ tant de corps qu'il y aura de prétendans,
„ fera la dupe de leurs intrigues, ou le jouet
„ de leur éloquence ; les plus adroits l'empor-
„ teront, & les plus braves, qui auront dé-
„ daigné l'avilissante ressource de vanter un
„ mérite qu'ils croiront d'autant moins avoir,
„ qu'ils l'auront, en effet, seront oubliés.
„ Chers Compatriotes ! quel est l'objet de nos
„ vœux ? le bonheur de tous. Dans le gou-
„ vernement populaire, il ne faut qu'un am-
„ bitieux pour jeter le désordre parmi les con-
„ citoyens. Je fais que la situation de notre
„ île nous met à l'abri de la passion des con-
„ quêtes ; mais l'ambition avide des richesses,
„ ou de la gloire, nous fera d'autant plus fu-
„ neste, qu'elle ne pourra s'exhaler au dehors ;
„ elle employera, pour se faire des partisans,
„ la force, l'adresse, &, surtout, la corrup-

„ tion ; & quand le peuple est corrompu, on
 „ en fait tout ce qu'on veut.

„ Dans le gouvernement d'un seul, la cor-
 „ ruption gagne, du moins, avec plus de len-
 „ teur ; la corruption ne peut être ébranlée
 „ par les causes destructives de tout gouver-
 „ nement : Mais, comme la Cour & le peuple
 „ se règlent sur l'exemple du Monarque, elle
 „ se rétablit aisément, aussi-tôt que le Mo-
 „ narque le veut. Si le Souverain est juste,
 „ grand, vertueux, voulant tout voir par
 „ lui-même, qui est-ce qui, sous un tel rè-
 „ gne, osera ne pas être juste, grand & ver-
 „ tueux ? Quel sera le Ministre qui s'exposera
 „ à le tromper ? Si, sous un règne trop foible
 „ ou trop tyrannique, l'Etat tombe dans la
 „ langueur, il se relève sous le règne suivant,
 „ pour si peu d'énergie que le Souverain ait
 „ dans l'ame, de justesse dans l'esprit, pour
 „ connoître & pour choisir les hommes qu'il
 „ doit employer. Ainsi, mes chers Conci-
 „ toyens, vous ne devez pas hésiter de vous
 „ débarrasser du soin fatigant & dangereux de
 „ vous gouverner vous-mêmes. —

„ Tout le monde fut de l'avis de ce Ci-
 „ toyen ; il proposa de déclarer Pierre Roi de
 „ l'île ; on lui applaudit : On courut à son
 „ habitation ; on le ramena dans l'assemblée
 „ du peuple : On vouloit le couronner ; mais,
 „ Pierre fit porter la couronne sur un autel
 „ de gazon, & la plaça sur le livre de la Loi.
 „ — Mes enfans, leur dit-il, je suis votre
 „ Législateur, & votre père ; ces deux titres

„ valent bien celui de Roi. J'ai mis tous mes
„ soins à vous rendre heureux ; qu'aurois-je pu
„ faire de plus sur le trône ? Vous vous décidez
„ pour le gouvernement monarchique ; je le
„ crois le meilleur de tous, pour le peuple, lors-
„ que Souverain est le premier à se soumet-
„ tre à la loi. Vous venez de mettre en mes
„ mains l'autorité suprême ; si je m'en fer-
„ vois, ce seroit pour élire celui qui doit régner
„ sur vous : Je l'ai nommé dans mon cœur ;
„ mais je veux qu'il soit élu d'un consente-
„ ment unanime. — Le peuple le pressa de
„ nommer ; il fut inexorable ; les voix se trou-
„ vèrent partagées entre un fils de Pierre,
„ qui l'avoit aidé à rédiger les Lois, & un
„ des Matelots, qui, dans mille occasions,
„ avoit apaisé des troubles, terminé des
„ différens, & rendu aux habitans les plus
„ importans services. On ne pouvoit s'accor-
„ der, lorsque le Matelot prit la parole. —
„ Mon frère doit être Roi, s'écria-t-il ; je
„ compte pour rien la prérogative de sa nais-
„ sance : Dès que son père nous a adoptés,
„ nous sommes tous égaux ; mais, ce qui le
„ rend, à mes yeux, digne du trône, c'est
„ que, né avec un penchant secret à la fier-
„ té, à l'intempérance & à d'autres vices, il
„ s'est, non seulement, toujours montré le plus
„ sage & le plus vertueux de ses concitoyens,
„ mais encore, c'est que les Lois les plus sé-
„ vères contre l'intempérance, l'orgueil & les
„ défauts de son caractère, c'est lui qui les a
„ faites, & il en a été le plus rigide obser-

„vateur. Quiconque est juste à l'égard de
 „soi, ne peut pas manquer de l'être à l'é-
 „gard des autres. Vous voulez récompenser
 „quelques vertus nées avec moi, dont les
 „unes sont, peut-être, plutôt l'effet de mon
 „indolence naturelle, que d'un goût par-
 „ticulier pour la vertu même; & les autres,
 „les suites d'une bonté que je tiens de la na-
 „ture : Puis-je répondre que ces vertus ne
 „m'abandonneront pas sur le trône? Juste
 „sans effort, je n'ai ni l'ame assez ferme pour
 „résister aux pièges du flatteur, ni l'esprit
 „assez étendu pour dévoiler les artifices de
 „quiconque voudra me tromper. —

„Le fils de Pierre convint de tous les pen-
 „chans que son concurrent lui avoit repro-
 „chés, & soutint que, quoiqu'il les eût ré-
 „primés jusqu'à ce jour, ils pouvoient re-
 „prendre le dessus, lorsque rien ne les
 „borneroit plus. Le Matelot prouva qu'il
 „s'observeroit encore davantage, prit la cou-
 „ronne de dessus l'autel, & la mit brusque-
 „ment sur la tête de Pierre II; car on compta
 „le Législateur comme le premier Roi. Le
 „peuple applaudit : Le Roi choisit le Matelot
 „pour être son premier Ministre; il lui re-
 „mit le livre de la Loi, & l'établit son juge
 „entre la Loi & lui, & entre cette même
 „Loi & son peuple.

„Le Législateur fut le premier à fléchir le
 „genou devant son fils, &, comme le Roi
 „vouloit l'en empêcher : — Ce n'est pas à
 „mon fils, dit-il que je rends cet hommage :

„ Comme ton père, je te dois de l'amour,
„ des exemples & des leçons : Si tu te ren-
„ dois indigne de l'un ou de l'autre, ta cou-
„ ronne ne m'empêcheroit pas de te le re-
„ procher ; c'est au Roi que s'adressent mes
„ respects : Dès que la Nation t'a choisi pour
„ son Maître, c'est en toi qu'elle réside, &
„ c'est elle que je révère en toi. Sois juste,
„ bon, généreux, comme elle doit l'être, &
„ souviens-toi que ton bonheur est insépara-
„ ble du sien. —

„ Voilà, continuèrent les Étrangers, com-
„ ment cette Colonie s'est établie : Pierre II
„ règne encore ; il touche à sa quatre-vingt-
„ dixième année ; il a toujours observé les
„ Lois qu'il a faites : Si les circonstances l'ont
„ forcé d'y changer quelque chose, il ne l'a
„ jamais fait qu'avec le consentement de la
„ Nation : Il a toujours deux objets en vue ;
„ le premier, de rendre son peuple heureux,
„ il le remplit dans toute son étendue : Le
„ second, de former à la vertu celui qu'il a
„ désigné pour lui succéder. Ce qui vous sur-
„ prendra, peut-être, c'est que, de deux
„ fils, qu'il a, quoique adorés du peuple &
„ remplis des talens les plus rares, il n'en a
„ choisi aucun pour lui succéder. Il faut des
„ qualités particulières pour les Rois, bien dif-
„ férentes de celles des sujets. Il a désigné le
„ fils de son Ministre ; mais, en laissant au
„ peuple la liberté de réformer ce choix, si
„ l'on trouvoit un plus honnête homme à
„ mettre à sa place.

„ Nous vivons tous dans la plus grande
 „ union ; c'étoit le but de la législation de
 „ Pierre. Comme toutes les professions, que
 „ nous exerçons, tendent au bien de la So-
 „ ciété, tous les états sont égaux ; l'estime est
 „ réservée à celui qui remplit le mieux ses
 „ devoirs : C'est ce qui a fait que les arts se
 „ sont perfectionnés en si peu de temps, parce
 „ que, comme nous regardons du même œil
 „ le métier de Ministre & celui de Laboureur,
 „ aucun n'est tenté de prendre une autre pro-
 „ fession que celle de son père, à moins qu'il
 „ ne se sente pas les talens nécessaires pour y
 „ réussir : Le père de celui qui entretient ce
 „ jardin, étoit jardinier, & ses petits-fils le
 „ seront, jusqu'à ce qu'ils ne se trouvent pas
 „ les dispositions nécessaires.

„ Ne regrettez point d'avoir été jeté dans
 „ cette île, si vous êtes vertueux : Si vous
 „ ne l'êtes pas, croyez-moi, n'allez pas plus
 „ loin, non que vous ayez à craindre la moi-
 „ dre insulte de nos concitoyens ; les droits
 „ de l'hospitalité sont sacrés pour eux : Mais
 „ vous y serez veillé de près, & malheur à
 „ vous, si vous cherchiez à corrompre nos In-
 „ sulaires. Si vous voulez vous faire une idée
 „ de la beauté de ce séjour, montez sur cette
 „ hauteur.

Jean de Calais fut étonné de la grandeur &
 de la magnificence de la Capitale, qui s'offrit
 à ses yeux. Elle étoit située au milieu d'une
 plaine immense, traversée du superbe canal
 qu'il avoit aperçu, couverte des plus riches

moiffons, & coupée de jardins, de vergers, & de bofquets délicieux. Jean, après avoir pris congé des trois habitans, s'achemina vers la Ville. En parcourant la campagne, il étoit étonné de fa fertilité: Parvenu à la Ville, il ne favoit ce qu'il devoit admirer le plus, de fa richeffe, ou de fa simplicité. On vint le recevoir, à l'entrée de la Ville; &, après lui avoir offert toute forte de rafraîchiffemens, on le conduifit au palais du Roi: Il étoit situé au centre, féparé par un jardin qui l'environnoit & qui dominoit fur la rivière. Jean fut obligé de dire fon nom, & de raconter les principales aventures de fa vie: On le prévint que, quelque raifon qu'il eût de les cacher, il ne devoit rien déguifer, parce qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'il auroit à rifquer, s'il n'étoit point fincère. Après cette converfation, un homme qui l'avoit écrite, & qu'il n'avoit point aperçu, le conduifit au Roi, & lui remit le papier: Le Roi le lut, tandis qu'on faifoit voir à Jean toutes les beautés du palais. On le ramena au Roi, qui ne s'informa plus de rien, & qui le combla de careffes. Il lui demanda dans quel endroit de la Ville il vouloit être logé. Jean répondit que ce feroit dans celui qui le mettroit le plus à portée de voir toutes les beautés d'un État auffi floriffant. Le Roi l'exhorta de venir à la Cour le plus fouvent qu'il le pourroit, & le fit conduire dans une maifon voisine du port. Il y fut introduit par le même Officier qui avoit écrit fa converfation. Ses hôtes le

reçurent comme s'il eût été de la famille; ils eurent pour lui tous les égards qu'on auroit pour un fils qui reviendrait d'un long voyage: Ils lui donnèrent leur fils aîné pour le conduire dans la ville, & lui faire voir ce qu'il y avoit de plus curieux.

On le mena sur une grande place, où la statue du Roi régnant étoit entourée d'un groupe qui représentoit l'Abondance & la Paix, versant leurs présens sur un peuple heureux. Ce ne fut pas ce qui le surprit le plus; ses regards furent attirés par un spectacle horrible: Il vit une troupe de chiens qui se disputoient le cadavre d'un homme qui paroïsoit mort depuis peu. Jean, étonné de ce trait d'inhumanité de la part d'un peuple qui lui paroïsoit si doux, demanda pourquoi les Lois, dont on lui avoit tant vanté la sagesse, souffroient que le corps d'un citoyen fût ainsi déshonoré après sa mort. On lui répondit que les Lois ne donnant aucune action contre les débiteurs pendant leur vie, les punissoient ainsi, lorsqu'ils mouroient insolubles, ce qui n'étoit arrivé que deux fois dans l'île. Cette punition parut si singulière à Jean, qu'il demanda à son conducteur la raison de cette Loi: Il apprit qu'elle tenoit de la Religion du pays. Les habitans de cette île sont convaincus que l'ame d'un débiteur insolvable est errante jusqu'à la fin des siècles, & ne peut jamais participer aux récompenses promises aux hommes qui n'ont jamais fait aucun tort à leurs semblables, à moins qu'il ne se trouve

quelque citoyen compatissant qui paye ses dettes. La Loi, en ordonnant que le corps du débiteur insolvable fût jeté aux chiens, dans une place publique, a eu deux objets : L'un, d'effrayer les débiteurs par un exemple qui révolte l'humanité, mais qui, au fond, ne fait aucun mal au coupable ; & l'autre, d'intéresser les âmes généreuses à acquitter les dettes de ces malheureux. Jean de Calais demanda encore comment il falloit s'y prendre pour payer. — Il ne faut, dit le conducteur, que faire publier, à son de trompe, que l'on est prêt à payer les dettes d'un tel, dont le cadavre est à la merci des chiens. Jean appela tout de suite un trompette, &, dans une heure, tous les créanciers se trouvèrent sur la place. Il leur promit que, le lendemain, ils seroient tous payés ; &, sur sa parole, le cadavre fut enlevé.

Il continua sa course vers le port, où il trouva son vaisseau ; il y prit l'argent nécessaire, & s'amusa à observer le grand nombre de navires qui abordoient des différentes parties de l'univers. La bonne-foi de ce peuple y attiroit le commerce le plus florissant. Jean, après avoir admiré les magasins immenses qui bordoient le port, se retira chez ses hôtes, où l'on avoit transporté le cadavre qu'on avoit mis dans un cercueil. Il demanda pourquoi on l'avoit porté dans cet endroit ? — C'est, lui répondirent ses hôtes, parce que le cadavre vous appartient, & qu'il dépend de vous de prolonger ou de finir les tourmens de son âme

errante ; tourmens qui ne finiront que par la sépulture de ce corps. — Aussi, dès qu'il fut jour, Jean fit venir tous les créanciers, les paya, & fit au cadavre de magnifiques funérailles. Les principaux Magistrats & les parens du mort, accompagnés d'un peuple innombrable, vinrent marquer leur reconnoissance à Jean de Calais, & l'on fit publiquement son éloge.

Jean vouloit faire connoître à toute l'Europe une Nation si extraordinaire : Il retourne sur le port, pour prendre les hauteurs de cette terre, afin de donner à sa patrie le moyen de commercer avec ce peuple, & de prendre l'esprit & la sagesse de son gouvernement. Comme il étoit sur le point de revenir chez ses hôtes, il aperçut, sur le pont d'un vaisseau qui venoit de mouiller auprès du sien, deux femmes qui versoit un torrent de larmes ; l'éclat de leur parure attira ses regards ; il ne fut pas moins étonné de leur beauté que de leur affliction. Il prêta l'oreille autant qu'il lui fut possible, & il entendit qu'elles parloient espagnol. Jean de Calais, qui parloit cette langue, leur demanda qui elles étoient, & s'il pouvoit leur être de quelqu'utilité ? Les belles Étrangères répondirent qu'elles étoient esclaves du Corsaire maître du vaisseau sur lequel elles étoient, & que, dans deux jours, il devoit les vendre à un autre Corsaire qui faisoit voile pour Constantinople. Il s'informa s'il n'étoit pas possible qu'elles fussent vendues à d'autres : Elles répondirent que c'étoit une chose

très-indifférente au Corsaire, pourvu qu'il en eût le prix qu'il demandoit. Jean les conjura de se tranquilliser, & leur promit que, le lendemain, elles seroient libres.

De retour chez ses hôtes, il leur raconta ce qui venoit de lui arriver : — Autrefois, lui dirent-ils, la Nation les eût rachetées : Nous ne voyons l'esclavage qu'avec horreur; nous avons délibéré d'interdire ce commerce aux étrangers sur ces côtes, & on avoit fait une loi, par laquelle tout esclave qui entroit dans le port recouvroit sa liberté. Nous aperçûmes bientôt que cette loi gênoit le commerce, & qu'aucun vaisseau des pays où l'esclavage a lieu, n'abordoit chez nous; alors, nous fîmes publier que la loi subsisteroit, mais que la Nation racheteroit les esclaves, & leur donneroit la liberté. Les vaisseaux Africains & Afiatiques revinrent, & ils amenèrent un si grand nombre d'esclaves, que le trésor public se trouva bientôt épuisé. Le commerce est une mine si abondante, que ces pertes furent réparées en très-peu de temps. Malgré les dépenses que l'achat des esclaves entraînoit, nous continuâmes encore pendant deux ans, lorsque nous apprîmes que les Corsaires, attirés par l'appas du gain & la certitude de vendre leurs prises, faisoient des enlèvemens beaucoup plus fréquens, & désoloient une partie de l'Europe maritime : Quelques Nations voisines nous firent même solliciter de ne plus acheter des esclaves. C'est depuis ce temps que nous avons discontinué une générosité,

qui devenoit funeste par l'abus des vendeurs : Cependant, la loi ne fut point abrogée, & en votre faveur, après ce que vous avez fait pour ce débiteur insolvable, il vous sera aisé d'obtenir la rançon de ces deux esclaves. — Jean eût été fâché d'être privé de leur rendre ce service. Il revint, le lendemain, sur son bord, fit appeler le Corsaire, & le marché ayant été aussi-tôt conclu, il se fit amener les deux esclaves : Il leur donna la main pour descendre sur son vaisseau, & renvoya le Corsaire.

Les deux Captives relevèrent leur voile, & marquèrent leur reconnoissance à leur nouveau Patron. Jean, étonné de leur beauté, leur protesta qu'elles n'avoient plus de maître, & qu'il étoit le plus esclave des trois. Il leur demanda où elles vouloient qu'il les conduisit. Les belles captives parurent pénétrées de tant de générosité. La plus belle, & celle pour qui Jean sentoit déjà la plus vive tendresse, lui dit que ce ne seroit qu'au retour du vaisseau à Calais, qu'elle se détermineroit. Il leur demanda la permission de les quitter pour quelques heures, & leur promit de ne plus se séparer d'elles qu'à la fin de leur voyage.

Il revint à la Ville, alla prendre congé du Roi, & recevoir ses ordres : Il alla, ensuite, chez ses hôtes, qui ne purent le voir partir sans regret : Ils l'accompagnèrent jusqu'à son bord, l'embrassèrent & lui remirent le papier où sa conversation au palais du Roi avoit été écrite. Jean surpris, leur en de-

manda la raison : — C'est, lui répondirent-ils, afin que vous remportiez avec vous vos secrets, si ce papier en contient quelqu'un que vous ne vouliez pas qu'on sache. La seule précaution que nous prenons contre les étrangers, est d'écrire les réponses qu'ils font : La première, est la seule fois qu'on les interroge; on remet ces réponses à l'hôte, chez lequel le Roi les envoie, afin qu'on puisse s'assurer s'ils n'en ont point imposé, & si leur conduite dément ce qu'ils ont dit; dans ce cas, on les forceroit de sortir de l'île. Nous ne sommes pas les seuls qui voudrions vous y retenir : Le Roi, ayant appris que vous deviez partir, nous a fait dire de faire tous nos efforts pour vous engager à vous faire naturaliser parmi nous. Hier, nous vous en parlâmes indirectement, nous essayâmes même de vous faire sentir les avantages dont vous pourriez jouir à la Cour; mais nous vous vîmes si pressé du désir de revoir votre Patrie, que nous crûmes inutile d'insister plus long-temps. — Jean témoigna à ses hôtes toute sa reconnoissance; &, après les avoir priés de porter ses respects au Roi, il les embrassa, & alla rejoindre les deux captives.

Celle pour qui Jean s'enflammoit de plus en plus, lui marquoit aussi plus de reconnoissance. L'une & l'autre paroïssioient pénétrées de son respect, de ses attentions & de ses grâces; il leur demanda leurs ordres pour mettre à la voile; il voulut qu'elles fixassent le jour & l'heure du départ.

Il chercha tous les moyens de les amuser pendant le voyage : Il leur en adouciſſoit les peines, par les attentions les plus recherchées. Jusqu'au moment où Jean de Calais avoit vu, pour la première fois, ces étrangères sur son bord, son cœur insensible n'avoit jamais senti le pouvoir de la beauté. Sa taille noble & légère, des yeux, dans lesquels se peignoient la sérénité de son ame & la douceur de son caractère, un regard ferme & prêt à s'attendrir, le sourire des amours, un front qui annonçoit le courage le plus intrépide, une démarche leste, un corps que la nature sembloit avoir modelé sur les proportions que les Poètes donnent au Dieu Mars, l'avoient rendu l'objet des vœux des Calaisiennes : L'amour, qui ne vouloit pas le rendre coupable d'une infidélité, l'empêcha de s'enflammer, pour le conserver à sa captive. Il éprouvoit auprès d'elle des sentimens qu'il ne connoissoit pas : Elle étoit l'objet de tous ses vœux ; sans cesse, elle étoit présente à sa pensée ; un respect, semblable à celui qu'inspire la divinité, enchaînoit les desirs dont il étoit dévoré.

La belle captive n'éprouvoit pas des sentimens plus tranquilles : Ses yeux, humides de tendresse, fixoient, quelquefois, son libérateur, & se détournoient, malgré elle, lorsqu'elle pouvoit en être aperçue ; elle jugeoit de la situation de l'ame de son amant par la sienne ; mais elle eût voulu qu'il la lui eût avouée. Jean ne peut plus se contraindre ; il tombe à ses pieds : — Punissez-moi, lui dit-il ;

il ; j'ai juré que je n'avois d'autre dessein , en vous arrachant des mains du Corsaire , que de vous rendre la liberté : Je le croyois , & j'étois bien éloigné de penser que je fusse excité par un autre sentiment que par celui de la générosité. Un intérêt , moins noble , peut-être , mais plus pressant , me portoit à vous rendre ce service : Je vous ai adorée du moment que je vous ai vue ; j'ai long - temps combattu ma tendresse , & , si vous saviez combien il m'en a coûté pour ne pas vous la déclarer plutôt , votre cœur ne pourroit jamais s'offenser de l'aveu que je vous en fais.

La captive rougit & soupira : --- Quel que soit le motif , lui dit-elle , auquel je dois ma liberté , je n'en suis pas moins pénétrée d'une reconnoissance qui ne s'effacera jamais de mon cœur : Loin de m'offenser de l'aveu de votre tendresse , oserai-je vous l'avouer , mon cœur le désiroit ; j'aurois , peut-être , dû vous cacher plus long - temps l'impression que vos vertus ont faite sur moi ; je suis peu faite à cet art de déguiser un sentiment , pour lui donner plus de prix. D'ailleurs , je vous connois assez , pour avoir à craindre que vous tiriez quelque avantage de ma sensibilité. Avec la même naïveté que je vous avoue la situation de mon ame , je vous proteste qu'elle ne changera jamais. Vous avez fait le même serment dans votre cœur , & j'y ai pénétré trop avant , pour que je suspecte jamais votre fidélité.

Jean étoit dans l'ivresse du plaisir & de la joie ; l'assurance d'être aimé le rendit plus em-

pressé de plaire, plus attentif & plus soumis encore : Il ignoroit & le nom & la naissance de la belle captive ; il n'avoit jamais songé à le lui demander ; il lui paroissoit seulement qu'elle étoit d'un rang au dessus de sa compagnie. Un jour, il se hasarda à la prier de lui dire comment elles étoient tombées au pouvoir du Pirate : — Ne me soupçonnez pas, ajouta-t-il, d'une curiosité intéressée ; je ne désire d'apprendre les évènements de votre vie, que pour les partager : Votre naissance, quelle qu'elle soit, n'a rien de commun avec notre amour : Comme l'éclat d'une couronne ne sauroit l'augmenter, l'obscurité de l'état le plus vil ne sauroit l'affoiblir : Tout est au dessous de votre beauté, de vos grâces & de vos vertus ; & vous seriez encore dans l'esclavage, que je ne vous aurois pas offert ma main avec moins de désir d'être accepté. —

— Je connois, reprit la captive, toute l'étendue de votre générosité ; étrangère, inconnue, portant encore les marques de la captivité, c'est des mains d'un Corsaire que vous tenez votre épouse ; mais, puisque j'ai reçu votre foi, & que je vous ai engagé la mienne, soyez assuré que vous n'aurez jamais à vous en repentir. — Moi, m'en repentir ! s'écria Jean ; ciel ! aurois-je mérité.... — Non, reprit-elle ; mais le mystère que je dois vous faire de ma naissance, exige que vous étouffiez votre curiosité. Il est essentiel que je vous cache, pour quelque temps, de quels parens je suis née. Mon nom est Conf-

tance ; Isabelle est celui de ma compagne. Quant au reste, je dois garder le silence, pour votre intérêt même.

Jean de Calais témoigna le plus sensible regret de son indiscretion, & réitéra à son amante la promesse de ne plus lui faire de demande semblable. Pour lui prouver qu'il n'avoit eu aucun motif de méfiance, il la pria de fixer le jour de leur union ; &, surtout, d'abrèger le terme de ses desirs. Constance fixa ce moment heureux au lendemain. Leur mariage fut célébré sur les côtes d'Angleterre, où Jean avoit mouillé. Isabelle seule paroissoit le désapprouver, & sembloit craindre qu'il ne fût pas confirmé par les parens de Constance, ou par ceux de Jean ; car, respectant le secret de son amie, elle parloit des uns & des autres, & elle affectoit de laisser l'époux dans le doute. Il se contenta de lui répondre que la mort seule pouvoit briser des nœuds formés par le Ciel, & que, quelque respect & quelque amour qu'il eût pour ses parens, Constance lui étoit mille fois plus chère.

L'union de Jean & de Constance avoit augmenté leur amour. Tous les jours, ils croyoient ne pouvoir pas s'aimer plus qu'ils ne s'aimoient, &, tous les jours, il leur sembloit qu'ils s'aimoient plus que la veille. Les desirs satisfaits étoient la source de nouveaux desirs. Jean, époux, étoit plus tendre & paroissoit plus soumis qu'amant. La fortune, d'accord avec l'amour, conspiroit à le rendre heureux ;

les marchandises, qu'il avoit envoyées en Angleterre, lui avoient produit un bénéfice immense, par la sagesse de son facteur; son vaisseau étoit chargé de tonneaux d'or & d'argent, & d'effets rares, qu'il avoit pris en échange, & qu'il destinoit à son épouse, à Isabelle & à son père.

Jean se rembarqua pour sa patrie. Le bruit de son retour l'y avoit devancé; son père, & tous les habitans, l'attendoient sur le port; il arrive & s'élançe sur le rivage, conduisant Constance par la main: Mais quel fut son étonnement, lorsqu'il la présenta à son père; il la reçut avec dédain, & ne put cacher à son fils son mécontentement d'un mariage sur lequel il lui faisoit un crime de ne l'avoir pas consulté. Cent coups de poignard auroient été moins cruels pour Jean: Il embrassa les genoux de son père; tout ce qu'il put lui dire des vertus de Constance, de l'élévation de ses sentimens, ne put affoiblir l'impression qu'avoit faite sur lui, l'idée d'esclavage; son courroux s'enflammoit par les caresses que Constance faisoit à son époux, & par la fierté avec laquelle elle recevoit les reproches dédaigneux de ce père inexorable. Il la menaça de faire casser le mariage de son fils. Jean, sans s'écarter du respect qu'il avoit pour son père, protesta qu'il ne connoissoit point d'autorité sur la terre qui pût le forcer à rompre des liens, qu'il formeroit encore, s'ils n'étoient pas formés; que, lorsqu'il avoit épousé Constance, il avoit

cru pouvoir compter assez sur l'amitié de son père, & sur la bonne opinion qu'il avoit de son fils, pour n'avoir pas besoin de la vaine formalité d'un consentement, qu'il n'auroit pu refuser sans injustice. Il ajouta, qu'en lui laissant tout pouvoir relativement au commerce, il l'avoit laissé le maître d'une fortune que son dernier voyage venoit d'augmenter considérablement : --- Si j'avois été malheureux, vous vous seriez contenté de me plaindre; j'ai fait le mariage le plus fortuné pour moi, puisque j'ai épousé la vertu enrichie de tous les traits de la beauté, & vous voudriez m'y faire renoncer ! Non, mon père, en cédant à vos désirs, je me rendrois complice de votre injustice ; je me rendrois coupable envers mon épouse & envers vous. ---

Tout le peuple attendri, prit le parti des jeunes époux ; ce qui irrita encore la sévérité du père, qui les bannit de sa maison, & leur ordonna de ne plus paroître à ses yeux. Toute la ville le sollicita vainement ; mais un cœur, qui avoit été insensible au mérite de Jean & aux grâces de Constance, pouvoit-il se rendre à aucune sollicitation ?

Jean, plus affligé de l'accueil que son père avoit fait à Constance, que fâché de sa dureté à l'égard d'un fils qui n'avoit jamais cherché qu'à lui plaire, & auquel il devoit la considération dont il jouissoit, se retira, avec ses deux captives, dans une maison, qu'il acheta sur le port. Malgré sa fierté, Constance n'étoit sensible à l'injustice de son beau-

père, qu'à cause de son époux. --- Vous voyez, lui disoit-elle, combien il eût été heureux pour nous que je n'eusse jamais su le nom de votre père, & que je lui eusse été inconnue, comme vous l'êtes au mien. Ne manquons jamais aux devoirs que la nature nous inspire à leur égard; mais attendons, dans les bras de l'amour, que le temps & l'ordre des événements nous rendent leur amitié : La colère de votre père, & l'ignorance où vous êtes sur le compte du mien, doivent rendre notre amour plus solide; isolés, pour ainsi dire, sur la terre, nous n'avons pour appui que nous-mêmes. Va, quelque traitement que ton père me réserve, ne crains pas que jamais je me démente. ---

Constance, avec une fermeté héroïque, consolait son époux; leur tendresse se fortifioit par leurs adversités : L'année de leur mariage n'étoit pas encore accomplie, qu'elle mit au monde un gage de son amour. Il fut au comble de la joie; ce nouveau nœud rendit l'union des jeunes époux plus agréable & plus indissoluble : Constance voulut nourrir son fils, & Jean songea à lui laisser une fortune qui pût le mettre à portée de se passer de celle de son grand-père. Jean lui présenta son fils; il refusa de le voir : Cependant, il ne songea plus à faire annuler son mariage : Il eût, peut-être, trouvé des lois favorables à sa sévérité; mais il n'eût trouvé aucun tribunal qui eût jugé sans répugnance, entre un père qui n'avoit en sa faveur que la rigueur de la loi, & un fils qui

n'avoit pas cru la violer, & que sa Patrie avoit pris sous sa protection.

Jean se prépara à faire un voyage dans l'île Heureuse; son projet étoit d'ouvrir un commerce suivi avec sa patrie. Il arma un vaisseau; & tout ce qu'on put obtenir de son père, fut qu'il contribuât aux frais de l'armement & de l'équipage, à condition qu'il partageroit la perte & le gain, comme tout autre étranger; ce qui étoit plus onéreux que profitable pour Jean: Mais il n'est rien à quoi il ne se soumit, pour mériter les bontés de l'impitoyable vieillard.

Jean & Constance voyoient approcher avec chagrin le temps du départ, ils n'osoient en parler: Jean, surtout, qui se séparoit de son épouse & de son fils, & qui craignoit le ressentiment de son père, frémissoit: L'espoir d'affurer une fortune à une famille adorée, le soutenoit contre cette crainte. La tendre Constance versoit ses chagrins dans le sein d'Isabelle, & cachoit ses pleurs à son époux. Peu de jours avant ce terrible départ, ils étoient sur le port; elle aperçut le vaisseau & ne put retenir ses larmes: -- Ah! ma chère Constance, lui dit-il, je sens ta douleur plus que la mienne; c'est pour notre fils, & pour toi, que je vais entreprendre un voyage qui doit mettre fin à toutes nos peines: Mon père menace de me déshériter; prévenons les malheurs qui en seroient les suites. Il faut faire un patrimoine à mon fils, & j'espère d'y réussir. C'est dans l'île Heureuse, que j'ai trouvé

le trésor le plus précieux ; pourquoi n'y trouverois-je pas encore des ressources contre nos malheurs ? Le Ciel n'est point favorable à demi ; c'est là qu'il t'a offert à mes yeux , & c'est là , sans doute , que la fortune m'appelle. Je fais quelles sont les marchandises qui y ont le plus de cours. Les habitans les tirent , à grands frais , du Portugal , & les Portugais vont les chercher en Angleterre. J'ai chargé mon vaisseau de toutes les merceries que Londres fait venir de Calais ; je les échangerai au premier port d'Angleterre , & je compte y doubler ma mise : Les marchandises que j'embarquerai en Angleterre , doubleront encore à Lisbonne , & celles que je prendrai à Lisbonne , gagneront encore les deux tiers dans l'île Heureuse. . . . — Quoi , interrompit Constance , vous allez à Lisbonne ! Ce détour. . . . — Va , ne t'alarme point ; l'amour me prêtera des ailes , & , dans huit mois au plus tard , j'espère être de retour. —

Constance eut de la peine à cacher sa joie & sa surprise , en apprenant que Jean alloit à Lisbonne : Elle courut en avertir Isabelle , qui en parut alarmée. Constance en concevoit l'espoir le plus flatteur. — Il me vient une idée , dit-elle à son époux ; quoique je fache bien que vous portez mon image gravée en traits de flamme dans votre cœur , je désirerois , afin qu'étant toujours présente à vos yeux , elle vous déterminât à revenir plus promptement , qu'au lieu des figures ordinaires , dont on orne les poupes des vais-

seaux, vous me fiffiez peindre sur celle du vôtre, tenant mon fils entre mes bras, & Isabelle auprès de moi; mais en traits si ressemblans, qu'on ne pût point s'y méprendre. — Jean embrassa Constance, & fut fâché de n'avoir pas eu, le premier, cette idée. Il envoya chercher les peintres les plus habiles, &, dans deux jours, l'ouvrage fut achevé. — Je ne doute pas, dit-il, que, sous de tels auspices, mon voyage ne soit très-fortuné. — Hélas! lui répondit Constance, puisse-t-il l'être autant que tu le mérites & que je le désire : Je ne fais quel secret pressentiment me dit que nous allons nous voir au comble de nos vœux. Cher époux! va, pars; que mon courage te rassure; le Ciel, oui, c'est le Ciel, sans doute, qui me donne cette fermeté : Il y a huit jours que la seule idée de ton départ glaçoit mon sang dans mes veines; dans ce moment, où je vois couler tes larmes, où je sens, d'avance, toutes les horreurs de ton absence, où je donnerois la moitié de ma vie pour pouvoir te suivre; je me sou mets, sans effort, à la nécessité de ton entreprise : Adieu; souviens-toi que tu tiens dans tes mains le sort d'une épouse qui t'adore, d'un fils à qui tu te dois, & d'une généreuse amie. ---

C'étoit par ces mots que la vertueuse Constance encourageoit son époux, qui ne pouvoit s'arracher de ses bras. Ils se séparèrent, enfin; le vaisseau partit; mais elle ne quitta le rivage, que lorsqu'elle l'eût perdu de vue : Alors,

se jetant dans les bras d'Isabelle, elle laissa un libre cours à ses larmes; ses genoux se déroberent sous elle: Isabelle ne put la soutenir, & elles tombèrent sur le sable en s'embrassant. Malgré l'espoir qui l'animoit, Constance étoit bien éloignée de cette fermeté qu'elle avoit témoignée. On la ramène, & la triste Isabelle l'accompagnoit, presque aussi affligée qu'elle.

Pendant, Jean vogue au port de Douvres, où il ne s'arrête qu'autant de temps qu'il lui en faut pour faire l'échange de ses marchandises; il repart, & fait voile pour le Portugal. Oh! combien de fois, pendant la route, Jean descendit dans la chaloupe pour contempler l'image de sa chère Constance! Jamais il n'avoit fait de voyage plus heureux; cette image adorée sembloit appeler les vents les plus favorables, & repousser les vents contraires. Dans peu de jours, le vaisseau touche aux bords du Portugal, & se rend au port de Lisbonne. Il aborda sous le château qui dominoit sur la mer.

La singularité des peintures de la poupe attira une foule de peuple sur le rivage; on demande ce qu'elles signifient; les matelots, & les gens de l'équipage, répondent que c'est un monument que l'amour a consacré à l'hymen. Dans quelque climat de la terre que ce soit, parmi les nations les plus dures & les plus barbares, il n'est personne qui ne s'attendrisse à l'idée d'un heureux mariage. On avoit appris une partie des aventures de

Jean ; tout Lisbonne voulut voir son vaisseau. Le bruit d'un époux si rare parvint jusqu'au Roi ; il voulut voir les peintures, dont on lui avoit exagéré la beauté. Il se fit transporter, avec une partie de sa Cour, sur le bord de Jean, qui le reçut avec tout le respect qu'il devoit à un Souverain, & avec une noblesse & des grâces qui le charmèrent. Il fut frappé de son esprit & de sa beauté. La douceur de Jean lui captiva tous les cœurs. Le roi descendit dans la chaloupe & passa derrière le vaisseau ; mais, à peine eut-il aperçu le portrait de Constance, qu'il demeura comme frappé de la foudre. Il jeta un cri perçant ; & les courtisans, agités du même trouble, regardoient, tour à tour, leur Monarque & le tableau, sans oser proférer une parole.

Jean étoit confondu ; il rompit, le premier, le silence, & demanda au Roi, s'il avoit aperçu, dans le vaisseau, quelque chose qui pût lui déplaire. — Non, répondit le Roi, en dissimulant, je rends, au contraire, les plus grandes grâces à Dieu, de vous avoir fait aborder dans mes Etats. On m'a parlé de votre intelligence dans le commerce, de votre sagesse, & de la bravoure que vous avez montrée dans des occasions très-périlleuses : Ce que j'estime le plus, en vous, c'est votre amour pour une épouse vertueuse. Je retiens vos marchandises, quel qu'en soit le prix, je veux que vous soyez traité dans mes Etats comme vous le méritez ; mais, surtout, gardez-vous d'en sortir jusqu'à nouvel ordre. —

Le Roi sortit du vaisseau, l'ame agitée de ce qu'il venoit de voir ; ses courtisans l'accompagnoient en silence. Il s'étoit aperçu que le tableau de la poupe du vaisseau de Jean, avoit fait sur eux la même impression que sur lui-même ; ils attendoient qu'il leur en parlât : Mais, avant de les renvoyer, & pour ne pas leur donner le temps de divulguer un secret d'une aussi grande importance, il voulut être éclairci sur le champ. Il fit avertir Jean de venir lui parler ; il l'attendit dans son cabinet, avec un seul de ses Ministres, & ordonna au reste des courtisans de ne fortir que lorsqu'il le leur ordonneroit.

Jean étoit dans la plus grande inquiétude : Il ne comprenoit pas ce qui pouvoit affecter le Roi ; il avoit remarqué que son trouble étoit né à la vue du portrait de sa femme ; il imagina que, peut-être, il en avoit été frappé, & que son cœur s'étoit enflammé en la voyant. Jean aimoit trop pour n'être pas susceptible de jalousie. Il ignoroit l'histoire de la vie de Constance ; elle lui avoit dit que ce secret importoit au repos de l'un & de l'autre ; & le Roi s'étoit troublé en voyant ses traits : L'auroit-il vue à sa Cour ? L'auroit-il aimée ? N'auroit-elle été fait esclave, qu'en fuyant un amant ? Cette incertitude accabloit le jeune héros, lorsqu'on vint le chercher de la part du Roi.

Jean s'abandonne à la Providence, & marche d'un pas ferme ; Le Roi l'introduit dans son cabinet. — Je ne doute pas, lui dit-il,

que l'état où vous m'avez vu ne vous ait donné de l'inquiétude. La mienne est au comble, & vous pouvez seul la dissiper. La noblesse & la candeur, qui brillent sur votre front, m'ont prévenu en votre faveur; votre air annonce du courage, & vos manières une douceur qui m'a séduit; je vous estime sans vous connoître, & je suis sûr que je vous aimerai quand je vous connoîtrai mieux: Mais il faut être sincère, & quelles que soient les vérités que vous avez à m'apprendre, il faut ne me rien déguiser.

— Avec l'opinion favorable que vous avez conçue de moi, Sire, répondit Jean de Calais, comment est-il possible que vous ayez pu me soupçonner capable de déguiser la vérité? Le désir de la gloire ne se trouve jamais avec ce vice des âmes lâches. L'honnête homme, interrogé sur un secret qu'il a promis de garder, se tait; mais il n'a pas recours au mensonge: Je ne voudrois pas tromper le plus cruel de mes ennemis; comment, Sire, pourrois-je en imposer à un Prince adoré de ses sujets, & dont les vertus m'ont plus étonné que la majesté? —

Le Roi, toujours plus rempli d'estime pour Jean, lui témoigna la plus grande confiance; &, après de nouvelles caresses, il lui demanda, du ton de l'amitié, quelles étoient les deux femmes & l'enfant qui étoient peints sur la poupe du vaisseau. — L'une des deux, répondit Jean, est mon épouse; l'enfant est notre fils, & l'autre est une de ses amies; je les ai retirées, l'une & l'autre, des mains d'un Corsaire;

ma femme m'a récompensé de cette action, par le don de sa main ; & cette main, que n'ont pu flétrir les fers de l'esclavage, je l'aurois préférée à celle des filles des plus grands Rois. Le Roi ne put retenir ses larmes : — Généreux jeune homme, lui dit-il, quelle des deux est votre épouse ? — C'est la plus belle, celle sur les genoux de laquelle est l'enfant. — Mais de quelle famille est-elle ? — Sire, elle m'en a toujours fait un mystère, & j'ai respecté son secret ; fille d'un Berger ou d'un Roi, Constance ne me sera jamais ni plus, ni moins chère. — Elle s'appelle Constance, dites-vous, & sa compagne ne se nomme-t-elle pas Isabelle ? — Oui, Sire. — Ciel ! je n'en puis plus douter ; mais, continuez, & racontez-moi par quel hasard ces deux jeunes personnes sont tombées entre vos mains, dans quels lieux, & comment Constance s'est déterminée à vous épouser ? N'omettez aucune circonstance. —

Jean de Calais reprit son histoire du moment de son arrivée à l'Isle Heureuse. Le Roi désira qu'il la reprit du moment de sa naissance, afin de le mieux connoître. Les détails où il entra, le récit de plusieurs combats sur mer, & de quantité d'actions éclatantes ; la modestie, avec laquelle il parloit de lui-même, lorsqu'il ne pouvoit éviter d'en parler, la naïveté avec laquelle il avouoit ses fautes, ou, du moins, ce qu'il regardoit comme des fautes, attendrirent le Roi ; il avoit de la peine à ne pas laisser éclater l'in-

térêt qu'il lui inspiroit. Jean lui raconta comment il avoit délivré Constance & Isabelle. — Je l'avouerai, ajouta-t-il, j'aimai Constance du moment que je la vis : Pendant les premiers jours, je n'osois laisser paroître mes feux ; enfin, je lui déclarai mes sentimens, en tremblant : Soit reconnoissance, soit que mes soins eussent touché son ame, elle ne les rejeta point : Je lui demandai le nom de sa famille, mais elle imposa à ma curiosité un silence, que j'ai toujours observé depuis : C'est alors qu'assuré de sa tendresse, & brûlant moi-même de l'amour le plus ardent, j'osai lui offrir ma main, & lui demander la sienne. Il y a trois ans que nous sommes mariés ; notre amour est toujours le même ; la mort pourra nous séparer, mais je doute qu'elle puisse altérer nos sentimens. —

Le Roi lui témoigna sa surprise, sur le peu de curiosité qu'il avoit témoignée à Constance, depuis son mariage, au sujet de ses parens. — Et, si le hasard, ajouta-t-il, l'avoit fait naître d'une mère souillée de mille vices, ou d'un père infâme ? J'en estimerois encore davantage Constance, répondit Jean, puisque, malgré l'exemple, elle auroit des vertus qu'on trouve rarement dans les personnes du plus haut rang. — J'approuve votre générosité, reprit le Roi ; mais je crains bien que, si elle devoit le jour à quelque famille qui touchât de près au rang suprême, ses parens ne fussent moins généreux, & ne vous enlevassent votre Constance. — Ah ! Sire, s'écria Jean,

je ne puis rien contre l'autorité : Dans ce cas, je consulteroie Constance ; si l'ambition excitoit en elle le moindre regret, je la rendrois à son premier état, quoique je fusse assuré que ce sacrifice me conduiroit au tombeau : Mais, si Constance étoit toujours la même, je défendrois mes droits jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Ah ! de grâce, Sire, continua-t-il en tombant à ses genoux, souffrez que j'implore vos bontés : Si jamais quelque Grand, ou quelque Prince, venoit la réclamer comme sa fille, ou comme sa parente, permettez-moi de la mettre sous la protection de votre justice & de Votre Majesté. Qui est-ce qui oseroit violer une sauve-garde aussi respectable ? —

— Je la reçois dès ce moment, lui dit le Roi, les yeux mouillés de larmes : Va, sois l'époux de Constance, elle est ma fille, & je légitime ton mariage. — Que dites-vous, Sire ! Constance, mon épouse... Votre fille... O ciel ! elle m'auroit aimé jusqu'à ce point ! Elle avoit bien raison de m'en faire un mystère ! Jamais, jamais je n'aurois consenti à un mariage qui l'expose à perdre une couronne. Ah, Sire ! elle est votre fille, & vous êtes Roi : Je suis perdu ! — Rassure-toi ; je ne suis Monarque que pour te surpasser en générosité. Ma fille étoit esclave, & tu n'as pas rougi de l'épouser : Sans toi, elle seroit encore, ou dans les fers, dévouée aux caprices d'un maître impérial, ou dans un ferrail, pour servir aux plaisirs d'un tyran. Tu as respecté sa vertu ; tu as mé-

rité qu'elle t'aimât, & je romprois des nœuds si légitimes! des feux si purs! je déshonorerois, pour un indigne préjugé, ma fille, ton fils & toi! Non, dussé-je m'ensevelir sous les ruines du trône, je défendrai mes enfans contre quiconque oseroit troubler une si belle union. En ce moment, il prit Jean par la main, ouvrit la porte de son cabinet, &, le montrant à ses Courtisans: — Voilà, dit-il, le libérateur & l'époux de ma fille; il l'a sauvée de l'infamie, & je veux l'en récompenser, en le reconnoissant pour mon Gendre: Faites assembler le Conseil & les Grands de l'État. —

Jean craignoit que le Conseil ne lui fût pas aussi favorable que le Roi; ce Monarque le rassura. — Ma fille, lui dit-il, étoit adorée de la Cour & du Peuple; elle n'a jamais employé son crédit, que pour répandre des grâces & des bienfaits; elle faisoit chercher les malheureux, pour les soulager; si quelque avide exacteur profitoit des circonstances pour fouler les peuples, ils n'avoient qu'à pousser un cri vers Constance, & l'oppressé étoit forcé de leur rendre tout ce qu'il avoit pris; elle ne connoissoit pas de plus grand supplice pour ces fléaux des États. Tous, depuis mon premier Ministre jusqu'au dernier de mes Sujets, l'ont pleurée, & la regrettent encore. —

Jean désiroit de savoir par quel hasard elle étoit devenue la proie des Corsaires. Le Roi lui raconta que Constance & Isabelle se promenoient sur le bord de la mer, & qu'ayant rencontré un Pêcheur qui entroit dans sa

barque, elles voulurent voir jeter les filets; qu'elles y entrèrent avec lui, & allèrent à environ une lieue en mer, & que, dans le temps que le Pêcheur étoit occupé à retirer ses filets, un Corsaire, caché derrière un rocher, détacha sa chaloupe avec quatre hommes, qui menacèrent le Pêcheur de la mort, s'il faisoit aucune résistance : Ils le lièrent & firent descendre Constance & son amie dans la chaloupe, à laquelle ils attachèrent la barque, & les conduisirent dans le vaisseau du Corsaire, qui continua sa route; &, qu'enfin, lorsqu'ils furent hors de la vue des côtes de Lisbonne, ils délièrent le Pêcheur, & lui permirent de ramener sa barque. C'étoit par lui que le Roi avoit appris tous ces détails. Il n'y avoit pas de recherches qu'il n'eût fait faire, depuis près de quatre ans; mais, sans aucun succès, soit que le Corsaire eût été poussé, par les vents, sur des mers inconnues, soit que le Pêcheur l'eût mal désigné. Le Roi, depuis le jour de l'enlèvement de sa fille, étoit plongé dans le chagrin & la tristesse, n'ayant pas d'autre héritier de sa couronne que Constance, & voyant déjà se former plusieurs partis pour se la disputer.

Pendant que le Roi entretenoit son Gendre, le Conseil se formoit; tous ceux qui l'avoient suivi dans le vaisseau de Jean de Calais, s'y trouvèrent. Il les avoit reçus avec tant de bonté, que tous lui étoient dévoués. Lorsque le Conseil fut assemblé, le Roi exposa tout ce qui s'étoit passé depuis le jour que

Constance fut enlevée; il peignit la générosité de Jean avec des couleurs si fortes, qu'il n'y eut personne qui pût le blâmer : Il fut secondé par le Marquis de Silveiro, père d'Isabelle, qui eût désiré que Jean pût avoir deux femmes, ou qu'il eût un frère pour lui offrir sa fille. Le seul Don Juan, premier Prince du sang, qui avoit long-temps soupiré pour Constance, vouloit que le mariage fût rompu, parce que, disoit-il, un Roi n'est pas tenu à la reconnoissance, lorsqu'il y va de sa gloire, & lorsqu'il s'agit de l'héritière du Trône. Il soutenoit que Constance n'étoit plus au Roi, mais à l'État, & que c'étoit à l'État d'en disposer pour le bonheur des peuples. Le Roi, sans discuter à qui appartenoit le droit de disposer de Constance, demanda s'il étoit plus permis à l'État qu'au Roi, d'enlever le bien d'un particulier? Tous, & Don Juan lui-même, répondirent, d'une commune voix, que ce seroit une injustice. — Ce mot a décidé la question, reprit le Roi : Ma fille appartient à Jean, non seulement parce qu'il l'a épousée sans la connoître; mais encore parce qu'il l'a achetée étant esclave. Vous allez dire, qu'il suffit de lui rendre sa rançon; mais ce seroit une nouvelle injustice; il l'a achetée de bonne-foi, ne sachant pas qu'elle étoit Princesse : A présent, qu'il le fait, il est le maître d'en porter le prix aussi haut qu'il le trouvera à propos; & quel est celui de vous qui osera l'apprécier? Don Juan n'osa repliquer, & se tut, en jetant un regard de

dépit sur Jean de Calais. Comme le Roi ignoroit sa passion pour Constance, il prit pour l'effet du zèle, les mouvemens de sa jalousie; &, loin de lui en savoir mauvais gré, lorsqu'il eut été décidé qu'on équiperoit une escadre pour aller chercher la Princesse, il en donna le commandement à Don Juan, & voulut que Jean de Calais l'accompagnât.

Don Juan n'osa refuser ces funestes honneurs: Cette commission mit le comble à sa rage: Neveu du Roi, héritier du trône de Portugal, en défaut de Constance, depuis long-temps aimant la Princesse, & espérant de réunir, par ce mariage, ses droits & ceux de Constance, se flattant d'arracher, par les intrigues de la politique, ce que son amour n'avoit jamais pu obtenir, Jean détruisoit ses espérances: Rival couronné des mains de l'amour, il ne laissoit plus aucune ressource à son ambition, à laquelle la perte de la Princesse avoit donné de nouvelles forces. Il conçut pour Jean la haine la plus cruelle; mais il la cacha si bien au fond de son cœur, que le malheureux Jean le regardoit comme son protecteur à la Cour. Don Juan ne l'appeloit que son ami; titre que la perfidie ne manque jamais de donner à l'honnête homme, qui, ne connoissant ni l'art de tromper, ni le projet de nuire, ne peut les soupçonner même chez ses ennemis.

Don Juan hâta les préparatifs de ce voyage, le traître s'en faisoit un mérite auprès de Jean de Calais & du Roi. Cependant, il semoit en secret, à la Cour, des bruits injurieux à son

rival. --- Un aventurier, disoit-il, qui n'a même pas, comme ses semblables, l'avantage de pouvoir cacher l'obscurité de sa naissance sous des titres empruntés ou fabuleux, sera donc un des premiers Souverains de l'Europe! Le Portugal verra sur son Trône le sang royal absorbé par un sang abject! Le fils d'un vil marchand donnera des lois à la nation la plus superbe, & foulera aux pieds le corps de noblesse le plus généreux & le plus illustre! Les premières places de l'État seront remplies par des inconnus, des étrangers, qu'il tirera de la lie du peuple, & quel peuple que celui de Calais? Des matelots grossiers, des pirates accoutumés au crime! ---

Ces calomnies en imposèrent à peu de personnes; on favoit que, quoique le père de Jean fût commerçant, il appartenoit à l'illustre famille des Doria, qui avoient regardé le commerce comme le moyen le plus honnête de soutenir la grandeur de leur naissance, en appelant la fortune dans les ports de Marseille & de Gènes.

Cependant, le Roi fit partir une corvette pour Calais, afin d'avertir Constance de tout ce qui venoit de se passer à Lisbonne: Don Silveiro demanda la permission de prendre les devans, pour avoir la satisfaction de voir plutôt sa fille. Constance, depuis le départ de son mari, vivoit dans la retraite, n'ayant d'autre satisfaction que de s'entretenir de lui avec Isabelle, d'apprendre à son fils le nom de son père, & de se le faire répéter mille fois par

jour. Elle parloit souvent à son amie de la surprise de son père, lorsqu'il verroit le vaisseau de Jean. Isabelle, qui craignoit que le Roi, irrité du mariage de sa fille, ne s'en vengeât sur son époux, ne lui parloit que froidement de l'idée qu'elle avoit eue de se faire peindre sur le vaisseau; elle lui laissoit même entrevoir ses craintes. --- Non, lui disoit Constance, non, le Ciel ne peut qu'approuver notre hymen. Eh! pourquoi mon père, dont tu connois la bienfaisance, seroit-il plus inexorable? Devois-je moins à qui m'a sauvé l'honneur & la liberté? Que pourroit-il, d'ailleurs, reprocher à Jean? il a toujours ignoré qui j'étois: Son mariage, loin d'être une témérité, est du cœur le plus généreux: Je pouvois n'être qu'une personne abjecte; il n'a consulté que son cœur: Va, ma chère Isabelle, mon père est juste, mon époux est innocent; je t'assure que mon stratagème réussira. ---

Constance & son amie se promenoient sur le bord de la mer, lorsqu'elles aperçurent un vaisseau de fort loin: D'abord, elles y firent peu d'attention; mais, à mesure qu'il approchoit, Isabelle crut reconnoître le Pavillon Portugais; elle le fit observer à Constance. Il n'étoit pas extraordinaire de voir des vaisseaux de Lisbonne venir dans ce port. Le cœur de Constance palpita: Enfin, le vaisseau aborda, & elle remarque que c'est une corvette avec le Pavillon Royal. Constance, qui, quelques jours auparavant, paroissoit si rassurée, devint pâle & tremblante. --- Ah! c'en est fait, s'é-

cria-t-elle, mon sort est décidé. — Mais, reprenant bientôt ses esprits, elle s'élançe sur le bord de la mer. Isabelle la suit; mais quelle est sa surprise! elle se trouve entre les bras de son père, qui l'arrose de ses larmes. Elles ne peuvent suffire à l'excès de sa joie; elle soulève sa tête, regarde son père, sans pouvoir proférer une parole, & retombe sur le sein paternel. Constance s'approche, reconnoît Don Silveiro, & ne voit, dans ses yeux, que des signes d'amour & de joie. Il s'arrache, enfin, à sa fille, &, mettant un genou à terre, il lui annonce les ordres dont il est chargé. Constance revole à son amie, & l'embrasse, sans avoir songé à faire relever Don Silveiro; elle revient à lui, le prie de l'excuser, & revole vers son amie. Enfin, Isabelle, moins agitée, prend son père par la main, qui donne la sienne à Constance, & ils se retirent dans la maison de Jean.

Le bruit de la députation de Don Silveiro se répand dans toute la ville; les habitans viennent, de toutes parts, rendre leurs hommages à la Princesse: Chacun se félicite d'être le compatriote de Jean. Il étoit adoré à Calais; il le fut encore davantage, lorsqu'on eut appris toute l'étendue de sa gloire; &, quoi qu'il en fût digne, il n'eut pas un envieux. Son père se repentit, alors, du mépris qu'il avoit eu pour Constance; il choisit le moment où les plus Grands de la Ville étoient chez elle, convint de ses torts, & la pria, devant tout le monde, de lui pardonner son impru-

dence. La généreuse épouse de Jean ne lui donna pas le temps d'achever; mais, courant à lui, les bras ouverts, elle le pria de ne plus la regarder que comme sa fille, & lui protesta qu'elle en avoit les sentimens, depuis qu'elle étoit l'épouse de son fils, & qu'elle les conserveroit jusqu'à la mort. Deux jours s'étoient à peine écoulés, depuis l'arrivée de Silveiro, qu'on entendit retentir le port & la Ville de mille cris de joie: On vint avertir Constance, qu'on apercevoit l'Escadre Portugaise. Don Silveiro ne pouvoit pas croire qu'elle pût être arrivée en si peu de momens, & qu'elle eût suivi la corvette de si près. L'aimable Constance ne perdit pas le temps en vaines contestations; elle prend son fils entre ses bras, se fait accompagner de Silveiro & de sa fille, & vole sur le port, couvert des habitans de Calais sous les armes. Don Juan & Jean de Calais débarquent; les Magistrats se préparent à les haranguer; mais, Constance, les repoussant avec douceur, s'approche, remet son fils entre les bras de son époux, & couvre l'un & l'autre de ses larmes. Jean de Calais n'est pas moins attendri; & les Magistrats, qui avoient fait, ou qui s'étoient fait faire un fort beau discours, ne purent exprimer leur joie, que par les pleurs du sentiment. Ils furent conduits chez Jean, au bruit des trompettes, des timbales & des bénédictions du peuple.

Il avoit été réglé, après bien des débats, par les Magistrats de Calais, qu'ils accom-
 pagneroient

pagneroient Don Juan, & l'époux de Constance, à son hôtel; que Constance se trouveroit au bas de l'escalier, pour les recevoir; que Don Juan, comme député par le Roi, s'avanceroit le premier, mettroit un genou en terre, baiseroit la main de Constance; que Jean de Calais paroîtroit ensuite, & feroit la même chose. La précipitation de Constance dérangerait cette importante cérémonie. On auroit tort d'attribuer à l'amour l'invention de l'étiquette. Il fallut pourtant que Don Juan & Jean de Calais s'y soumissent: Le premier baisa la main de la Princesse; mais, au lieu de la présenter à son époux, elle le fit relever, &, étendant ses bras, elle l'embrassa mille fois, en lui répétant qu'il lui devoit de l'amour & non des respects, & que la qualité d'épouse lui étoit plus chère, que le titre de Princesse. Les grâces, la tendresse & la beauté des deux époux, émurent tous les cœurs: On n'entendoit, de toutes parts, que les mots de *vive Jean de Calais, vive la Princesse de Portugal.*

Le seul Don Juan, forcé de joindre ses acclamations à celles du peuple, ne respiroit que haine & que vengeance. Plus on applaudissoit à son rival, & plus il l'abhorroit; les caresses que Constance prodiguoit à son époux, étoient pour lui un tourment plus insupportable que les fouets des furies. Dans ces momens funestes, il devoit à la mort cette Constance qu'il adoroit. Il voulut la voir en particulier, soit qu'il espérait de sa sédui-

re, où qu'il cherchât un moyen de l'humilier ; il prétexta que les ordres dont il étoit chargé, étoient trop importans pour être rendus publics, & pria la Princesse de lui donner une audience particulière. Elle connoissoit trop les sentimens de Don Juan, pour la lui accorder : Elle lui répondit qu'elle n'avoit point de secret pour son époux ; qu'il pouvoit s'expliquer devant lui ; que, d'ailleurs, elle voyoit trop de preuves des bontés du Roi envers Jean de Calais, pour que les ordres, dont il étoit chargé, ne dussent pas lui être communiqués comme à elle.

Don Juan pénétra le motif de la Princesse ; mais, dissimulant sa haine & ses desseins, il lui rendit un compte fidelle de tout ce qui s'étoit passé à la Cour de Lisbonne entre le Roi & Jean de Calais : Il lui peignit, avec énergie, l'impatience où son père étoit de la revoir, & finit en la conjurant de partir le plutôt qu'elle pourroit. Constance l'assura qu'elle n'éprouvoit pas moins d'impatience de retourner auprès du Roi, qu'indépendamment de son respect & de sa tendresse pour lui, elle étoit encore pressée par le désir de lui témoigner sa reconnoissance de tant de bontés. Après que Don Juan se fut acquitté de sa commission, il fut conduit dans l'appartement qui lui étoit destiné.

Enfin, délivrés de l'embarras accablant de la cérémonie, les deux époux restèrent seuls. Vaines grandeurs, chimères brillantes, que votre éclat est insipide aux yeux de deux

amans, qui se retrouvent après une longue absence! Honneurs, gloire, richesses, applaudissemens du peuple, tout cela ne vaut pas un soupir que le sentiment arrache. Jean étoit pénétré du sacrifice que Constance lui avoit fait, en lui cachant sa naissance & son rang. — Eh! mon ami, lui disoit naïvement la Princesse, tu ne me dois rien à cet égard: Je connois ta délicatesse; si tu avois su que j'étois l'héritière d'un Trône, tu aurois craint de me faire tort, & je t'aurois perdu, peut-être, pour toujours. Tu vois donc que mon silence étoit intéressé. — Jean récompensa cet intérêt par les plus tendres caresses. Il lui demanda pourquoi, du moins, après leur mariage, elle n'avoit pas voulu lui révéler cet important secret? — Je connois, lui répondit-elle, la justice & la bonté de mon père; j'avois l'une & l'autre à ménager; n'ayant point d'enfant, on eût pu obtenir de lui de faire annuler notre mariage; au lieu que j'étois bien assurée que sa justice ne consentiroit jamais à rendre mon fils malheureux, & à me déshonorer moi-même. — Jean sentoit toute la délicatesse & la prudence de la conduite de son épouse. Chacun se félicitoit de son sort; l'un, de tenir tout de l'objet de son amour, & l'autre, de les partager avec lui; & chacun trouvoit des raisons d'aimer encore davantage.

Don Juan pressoit le moment du départ; Jean & Constance ne quittoient point sans regret une Ville où ils étoient adorés: Jean

proposa à son père de l'amener avec lui : Son épouse, qui n'avoit pas pour lui moins de respect & d'égards que son fils, se joignit à ses prières; elles furent inutiles : Ce vieillard, content de sa fortune & de l'estime de ses concitoyens, préféroit l'état paisible de simple particulier, à toutes les grandeurs dont il eût pu jouir à la Cour. Les deux époux donnèrent une fête superbe & publique, pour laisser aux Calaisiens un témoignage de leur reconnaissance : Ils répandirent leurs largesses sur le peuple, & promirent de leur donner souvent des marques de leur souvenir : Isabelle & Don Silveiro en firent autant; &, le jour fixé pour le départ, tous les habitans les accompagnèrent sur le port, & plusieurs les attendoient dans des vaisseaux, pour les escorter jusqu'au delà de la Manche.

Après avoir reçu les ordres de la Princesse, Don Juan fit mettre à la voile. Le temps étoit calme & serein, les vents étoient favorables, tout sembloit promettre la navigation la plus heureuse : Tout l'équipage, excepté Don Juan, étoit dans la joie; il maudissoit & les vents propices & l'alégresse des matelots; il invoquoit les tempêtes : Il eût désiré qu'un coup de vent eût écrasé l'escadre contre un rocher, & qu'il ne se fût sauvé que Constance & lui. Le Ciel exauce, quelquefois, les vœux des méchans, pour rendre leur punition plus terrible & plus éclatante. Vers la fin du troisième jour du voyage, les vents changèrent, la mer mugit, d'épais nuages couvrirent les airs; une horrible tempête

te, telle que la désiroit Don Juan, offroit, de toutes parts, l'image de la mort. Jean trembloit pour Constance, & Constance frémissoit pour son époux : Mais, dans ces momens, ni les fureurs des flots, ni les éclats de la foudre, ni les écueils, n'étoient autant à craindre pour eux, que la jalousie de Don Juan : Il épioit le moment de la vengeance. Jean encourageoit son épouse, en même temps qu'il aidait à la manœuvre : Instruit dans l'art du pilotage, il portoit ses soins par-tout ; il étoit aux cordages & à la poupe ; il ordonnoit des manœuvres & en exécutoit : Au plus fort de la tempête, il veut observer le temps ; Don Juan, qui étoit derrière lui, saisit le moment où il étoit le plus occupé, & le poussa dans la mer, sans être vu de personne. Il le vit, d'un œil satisfait, lutter quelque temps contre les flots ; mais il ne jouit de son triomphe, que lorsqu'il l'eut perdu de vue. Le vaisseau étoit emporté avec une si grande rapidité, qu'il étoit déjà bien loin de l'endroit où Jean avoit été précipité, lorsqu'on s'aperçut qu'il avoit disparu. La Princesse commence à s'inquiéter, elle le fait demander : On le cherche par-tout, elle s'alarme, va le chercher elle-même. Don Juan partage son inquiétude, marque beaucoup de zèle pour Constance, & de chagrin sur le sort de Jean. Tout l'équipage est dans la peine ; la consternation générale ne confirma que trop à l'infortunée Princesse, qu'elle avoit perdu son époux. Elle étoit, dans ce moment, auprès d'Isabelle : --- Viens, ma chère amie, lui dit-

elle, cherchons-le encore, & , s'il n'est plus, viens être témoin de ma mort. --- Isabelle, qui connoissoit sa vivacité, prit le fils de Jean dans ses bras, & la suivit. Elle s'élança sur le Pont; Constance l'appelle de toutes ses forces, & ses cris se font entendre sur les flots, malgré les sifflemens des vents & le bruit de la foudre. Le traître Don Juan s'approcha d'elle, en versant un torrent de larmes perfides; & , après s'être montré le plus empressé à le chercher, il lui fit entendre qu'un coup de vent l'avoit, sans doute, jeté dans les flots: Il paroissoit pénétré du plus profond regret; il témoignoit, surtout, le plus grand embarras pour annoncer au Roi cette funeste nouvelle.

Lorsque Constance vit qu'il ne lui restoit plus d'espoir: --- Adieu, dit-elle à Isabelle, en l'embrassant d'un œil sec, je vais où le destin m'appelle; & déjà elle prenoit son essor pour se précipiter dans les flots. Don Juan la retint, & Isabelle, fondant en larmes, lui présente son fils: --- Barbare, lui dit-elle, prends cet enfant, & ensevelis dans la mer tout ce qui reste de ton époux. Tu ne l'aimas jamais, puisque tu n'as pas la force de résister à ta douleur, & de te conserver pour son fils. --- Constance, étonnée & confondue, reste un moment comme insensible; ensuite, ses larmes commençant à couler avec abondance, elle penche sa tête sur le visage de son fils, & sur le sein de son amie; des sanglots & des pleurs sont ses seules expressions; enfin, succombant au poids de sa douleur, elle tombe

évanouie aux pieds d'Isabelle & de Don Juan. Le lâche, qui craint que la mort ne la lui ravisse, donne des marques d'une douleur qui fut sincère pour la première fois.

On enlève Constance de ce lieu; Don Juan employe tous ses soins pour la faire revenir à la vie: Il lui rendit le jour, mais non le calme. Elle n'ouvrit la bouche, que pour prononcer le nom de son époux, du ton de voix le plus lamentable: Tout, dans le vaisseau, retentit de gémissemens.

Lorsque Don Juan crut que la douleur de Constance étoit calmée, il essaya de la consoler; mais, soit qu'un doute secret du crime de Don Juan, soit que l'image & la perte de son époux, lui rendissent ce monstre plus odieux, elle refusa de l'entendre, & lui défendit de s'offrir jamais à ses regards: Le fourbe fit semblant d'obéir, & ne lui parla du reste du voyage, que par ses soupirs & ses larmes.

La tempête avoit cessé; l'escadre arriva, paisiblement, à Lisbonne: Le port étoit couvert d'un nombre prodigieux d'habitans: L'arrivée de la Princesse & le retour de Jean étoient attendus avec impatience. D'aussi loin qu'on avoit aperçu l'escadre, jusqu'au moment où elle aborda, on n'entendit que des cris de joie, qui se mêloient au bruit des timbales, des hautbois & de toute espèce d'instrumens de musique. Le Roi lui-même, suivi des principaux Seigneurs de sa Cour, entra dans une gondole, ornée de tout ce que le goût peut imaginer de plus élégant & de plus recherché,

& alla au devant de sa fille. Dès qu'elle aperçut son père, elle se fit descendre dans la chaloupe avec son fils & Isabelle. Elle se jeta dans ses bras, &, à travers mille pleurs & mille sanglots, elle lui apprit la mort funeste de Jean. Le Roi répandit des larmes sur cette perte, non seulement à cause de sa fille, mais parce qu'il lui avoit inspiré, personnellement, le plus sensible intérêt & l'estime la plus sincère. Ce tendre père partagea les regrets de sa fille, & s'attacha particulièrement au fils de Jean. Un deuil général se répandit sur toute la nation : On avoit su que ce héros avoit donné, dans plusieurs occasions, des preuves éclatantes de courage, & que, dans d'autres, il en avoit donné de la sagesse la plus consommée. On avoit espéré qu'il porteroit sur le trône toutes les vertus qui peuvent contribuer à rendre le peuple heureux & l'État florissant ; au lieu qu'on redoutoit le règne de Don Juan, dont on connoissoit l'ambition démesurée, la fausseté de cœur, & l'orgueilleuse fierté.

Tandis que, dans Lisbonne, tous les cœurs sensibles étoient livrés à la tristesse, le seul Don Juan éprouvoit une secrète joie, & réfléchissoit aux moyens de s'unir à Constance. Il savoit qu'il ne devoit jamais espérer de lui plaire ; mais il étoit assuré que, s'il obtenoit sa main, le devoir suppléeroit à l'amour. D'ailleurs, il satisfaisoit une autre passion plus tyrannique, à laquelle toutes étoient subordonnées ; l'ambition. Sans la main de

Constance, il ne pouvoit prétendre au trône; elle devoit le porter à celui qu'elle choisiroit pour son époux; &, comme il n'avoit pas lieu de croire que, jamais, elle le choisît de son gré, il falloit faire naître des circonstances qui la contraignissent. Il imagina de susciter une guerre.

Il avoit des émissaires secrets dans le Royaume des Algarves, qui jetoient des semences de mécontentement dans l'esprit du peuple, tandis que, par les faux rapports qu'il faisoit faire au Roi, par des traitans, qui lui étoient vendus, par l'immensité des richesses de ce pays, on leur faisoit supporter les deux tiers des impositions du Portugal. Les habitans, pacifiques, payoient, sans murmurer: Persuadés que le Roi avoit besoin de secours, ils se privoient du nécessaire; mais les étrangers, que Don Juan avoit dispersés dans ce Royaume, séduisirent quelques mutins, se plaignirent hautement des impôts, & maltraitèrent quelques exacteurs. Cet événement, quoique très-particulier, fut traité de révolte générale. On envoya des troupes à discrétion. Les Algarves députèrent vers le Roi: On ne leur permit pas de le voir, & on leur répondit que la Nation devoit s'attendre au traitement le plus rigoureux, à moins qu'elle ne payât une somme que Don Juan savoit bien qu'elle ne pourroit point payer. Les députés jetèrent la consternation dans le Royaume: On crut satisfaire à la justice du Roi, en punissant deux des principaux mutins; &

cela même fut regardé comme un nouveau crime, parce que le plus coupable étant un agent secret de Don Juan, qui l'avoit chargé dans ses dépositions, il prétendit que cette déposition avoit été supposée & imaginée par les chefs de la nation. Les Algarves ne pouvant pas payer la somme exorbitante qu'on leur avoit demandée, on leur envoya de nouvelles troupes. Les Agens de Don Juan firent courir le bruit, que la Cour vouloit faire sur eux un exemple qui effrayât à jamais le reste du Portugal; que le Roi marchoit en personne, pour faire exécuter les principaux d'entr'eux, & que le reste devoit être livré à la brutalité du soldat & passé au fil de l'épée.

Tels furent les bruits que Don Juan fit semer. A la terreur, succéda le murmure, & enfin, une révolte ouverte : Ses Agens furent les premiers à courir aux armes, soit pour paroître moins suspects, soit pour exciter le peuple par leur exemple. L'armée des rebelles étoit nombreuse, & d'autant plus redoutable, que le supplice le plus affreux étoit destiné aux vaincus. Don Juan obtint le commandement de l'armée qu'on envoya dans le Royaume des Algarves : Il savoit qu'il ne pouvoit pas lui être refusé; & ce n'étoit que pour se rendre nécessaire, qu'il avoit forcé ce peuple à se soulever : Moyen abominable, mais dont l'histoire fournit plusieurs exemples.

Don Juan ne fut pas moins heureux à châtier les rebelles, qu'il ne l'avoit été à les faire soulever : Ils s'étoient retranchés au bord d'une

rivière, sur laquelle ils avoient appuyé leur aile droite : Tandis que Don Juan les attaquoit par leur gauche, une partie de son armée passoit la rivière au dessous de leur camp. Les rebelles, qui avoient porté leurs forces du côté de l'attaque, & qui se croyoient, d'ailleurs, en sureté du côté de la rivière, négligèrent cette partie ; elle fut poussée vivement, & , tandis que le détachement pénétrait dans les retranchemens par la droite, Don Juan, avec la plus grande partie de ses forces, profitant de l'étonnement des rebelles, renverse les détachemens de la gauche, & se rend maître du champ de bataille : Il remporta une victoire complète ; le carnage fut affreux ; il prit toutes les villes des Algarves, & fit périr dans les supplices quiconque avoit eu part à une rébellion dont il étoit l'auteur. Il soumit de nouveau ce malheureux peuple au Roi de Portugal ; & , par une trahison encore plus odieuse que la première, il força les Algarves à l'aimer, en obtenant du Roi qu'il leur ôtât les deux tiers des impôts, dont le fourbe les avoit fait accabler. Il revint à Lisbonne, comblé d'éloges par les vaincus & par les Etats assemblés de Portugal, qui lui décernèrent les honneurs du triomphe.

Il n'avoit commis tant d'horreurs, que pour arriver à la dernière : Il se servit du butin immense qu'il avoit fait chez les Algarves, pour engager les Etats à demander la Princesse en mariage. Il avoit prévu tous les obstacles qu'il avoit à surmonter. Le premier étoit,

que ces mêmes Etats, ayant souscrit à l'élection de Jean, après la mort du Roi, il étoit de leur honneur de la faire valoir, à l'égard de son fils, en qui le Roi avoit mis ses espérances. Il leva cette difficulté, en corrompant les principaux Membres des Etats. Le second étoit de faire consentir Constance à ce mariage, qui lui étoit odieux, & qui privoit son fils du Trône : Il crut qu'il en viendroit à bout, en consentant que le fils de la Princesse régnât après lui. Lorsqu'il eut gagné tous les esprits, on proposa ce mariage au Roi, & on le présenta sous un point de vue si favorable, que ce Monarque saisit avidement ce projet : Il en parla à la Princesse, qui ne l'entendit qu'avec horreur. La plaie de son cœur se rouvrit avec une douleur pire que la première. Après la perte de son époux, elle ne concevoit pas de plus grand malheur, que celui d'épouser Don Juan : Elle protesta au Roi, qu'elle se donneroit plutôt la mort, que d'y consentir.

Le Roi fut affligé de la résistance de sa fille : On l'y avoit si bien préparé, & son esprit étoit si frappé de la beauté de ce projet, qu'il ne désespéra point du succès. Il laissa écouler quelques jours, & fit de nouvelles propositions : La Princesse marqua la même repugnance. — Je suis affligé presque autant que toi, lui dit-il, de la mort du malheureux Jean ; il étoit ton époux, & ce titre le faisoit monter au Trône : Sa naissance, cependant, me laissoit le droit d'annuller votre mariage ; j'a-

vois assez de moyens pour y réussir, si je n'eusse plus consulté mon amitié pour lui, & ma tendresse pour toi, que mon autorité paternelle & la fierté de la noblesse Portugaise, qui n'eût obéi qu'à regret à un Souverain, le premier de sa race. Tu fais l'accueil qu'il a reçu de moi : S'il vivoit encore, & qu'il voulût accepter la moitié du Trône, de mon vivant, je le partagerois avec lui ; mais de quel avantage sont à l'État nos vains regrets ? Est-ce pour nous seuls que nous régnons ? Le ciel n'a donné des Rois à la Terre, que pour faire le bonheur des peuples. Ce bonheur exige de grands sacrifices. S'il est des circonstances où le Souverain doit se souvenir que tous les hommes sont formés du même limon que lui, il en est d'autres, où il doit se mettre au dessus des foiblesses de l'humanité ; &, peut-être, n'est-ce que par ces efforts, que les Rois sont au dessus des hommes. Telle est celle où nous nous trouvons. Ton refus peut exposer l'État à des guerres sangiantes : Je touche au terme de ma vie ; l'État me demande un successeur : Je fais que ton fils doit l'être ; ses droits au Trône sont incontestables : Mais connois-tu les troubles inséparables d'une minorité ? Tu régneras pour lui ; mais, combien de fois tes mains, peu faites à tenir les rênes de l'État, ne seront-elles pas exposées à les abandonner à l'adresse d'un politique habile, qui te dressera des embûches inévitables ? Don Juan a des droits au Trône ; jusqu'ici, il m'a rendu les services les plus signalés ; je n'ai jamais reconnu,

en lui, que des vues droites & légitimes; mais, qui fait si son ambition ne s'enflammera point; si, irrité de tes refus, il ne cherchera pas à s'en venger sur le fils d'un étranger, & ne soulèvera pas la nation contre lui? Qu'il ait le pouvoir en main, & tu verras ces mêmes Grands, qui ont désigné ton fils pour me succéder, arracher le sceptre de ses mains: Cédons aux temps, ma chère fille, en donnant ta main à Don Juan; il consent que ton fils règne après lui; il devient ton protecteur & son père... — Dieu! quel père! s'écria Constance, & pouvez-vous penser, s'il a des enfans, qu'il ne mettra pas tout en œuvre pour les faire régner, au préjudice de mon fils? —

Le Roi fut frappé de cette objection, qu'il étoit bien aisé de prévoir; mais il trouva un expédient qui n'obvioit à rien; c'étoit, en assurant le sceptre à Don Juan, de le déclarer tuteur & Régent pendant l'inter règne. Enfin, à toutes ces raisons, il en ajouta tant d'autres, & un désir si marqué, que Constance se vit forcée de consentir à ce funeste mariage, que le peuple, séduit par l'apparence des vertus de Don Juan, & par ses largesses, sembloit désirer. Les Etats furent informés du consentement de la Princesse, & il fut permis à Don Juan d'aller lui présenter ses hommages.

La première fois que Constance le reçut, son cœur se souleva, & un torrent de larmes coula de ses yeux: Le Prince essaya vainement de la consoler: Le traître savoit si bien

prendre toute espèce de formes, qu'il pleura avec elle, & ne cessa de lui faire l'éloge d'un époux, qui, disoit-il, l'avoit plusieurs fois flatté de son amitié, & qui avoit acquis sur son cœur des droits que le temps n'effaceroit jamais. Don Juan s'approcha du fils de Constance, & lui prodigua les caresses les plus tendres; il ne l'appela que son fils, loua sa beauté, admira ses traits de ressemblance avec son malheureux père, & se promit bien de le former dans l'art des combats, & de lui apprendre à régner.

Le Roi fixa le jour de la célébration du mariage: Il voulut que ce fût le même qui avoit été pris pour le triomphe que les Etats avoient décerné à Don Juan. Constance, qui eût préféré la mort à ces affreux préparatifs, en abandonna le soin à son père. Il ordonna les fêtes les plus éclatantes, fit publier des tournois, régla la marche du triomphe qui devoit être suivi d'un repas magnifique, & cette journée auroit fini par un bal; le lendemain, les fêtes devoient recommencer; ce jour auroit été destiné aux tournois & aux joutes, & devoit se terminer par un spectacle, dont le Roi avoit fait placer le théâtre dans la plus belle salle du château: Ces fêtes devoient durer huit jours. — Ombre de mon époux, s'écria la Princesse, pardonne un sacrifice que je fais à ton fils & à l'Etat; il n'y a que le ciel & toi qui puissiez savoir ce qu'il va me coûter! —

20 Tout étoit prêt pour la cérémonie du ma-

riage; Constance, obsédée par Don Juan, s'efforçoit, vainement, de paroître moins triste: Elle étoit entre les mains de ses femmes, qui la paroient; Isabelle soutenoit son courage. On avoit dressé un camp hors des murs de la ville; la plus grande magnificence y régnoit; toute la Cour s'y étoit rendue. C'est de là que, dans un char superbe, le Triomphateur, suivi de toute la Noblesse, devoit partir, & aller prendre la Princesse pour la conduire à l'Autel, & achever, ensuite, avec elle, sa marche triomphale.

Don Juan venoit de quitter Constance, pour se trouver au lever du Roi, & lui demander ses ordres: Elle le vit partir avec une joie secrète; la contrainte où elle s'étoit trouvée, lui causa un léger évanouissement: Isabelle courut elle-même, dans son appartement, chercher un élixir, dont elle avoit souvent éprouvé la vertu, afin que Constance pût prévenir de semblables accidens pendant le reste de la journée. En traversant une des cours du Château, elle aperçut, dans les offices, un homme dont la figure la frappa: Une longue barbe cachoit une partie de son visage pâle & exténué; ses yeux étincelans paroissent agités par l'inquiétude; il étoit nus pieds, & de sales haillons couvroient à peine son corps. Isabelle le fixa, plaignit sa misère, & se disposoit à lui faire l'aumône: Elle l'entendit soupirer, & vit qu'il la regardoit, à son tour, d'un air embarrassé. Isabelle l'examina de plus près; elle crut reconnoître les

traits de Jean de Calais; la ressemblance de cet homme avec ce malheureux époux, l'attendrit plus qu'elle ne l'étonna : — Bon-homme, lui dit-elle, la larme à l'œil, en lui donnant deux pièces d'or; priez le Ciel pour une infortunée, qui va se sacrifier pour sauver son fils, & pour empêcher les plus grands maux. — Le pauvre tendit la main pour recevoir les deux pièces d'or, & Isabelle reconnut le diamant que Constance avoit donné à son époux: Interdite & tremblante, elle regarde attentivement cet homme, qui lui sourit. Isabelle ne put plus méconnoître Jean de Calais; elle alloit crier, & l'embrasser peut-être; mais il lui fit signe de garder le silence, de crainte qu'il ne fût découvert par quelqu'un des valets de Don Juan. Isabelle se modéra, & se contenta de lui demander, d'un air indifférent, & d'un ton assez élevé pour être entendu de tout le monde, ce qu'il faisoit dans le Palais, & à quel usage on l'employoit. Jean lui répondit, qu'un des domestiques de la Princesse, touché de sa pauvreté, lui avoit permis de se chauffer au feu de la cuisine; qu'on lui avoit raconté son mariage avec Don Juan, & qu'il devoit être employé à porter le bois dans les appartemens. Isabelle lui fit un signe qui ne fut entendu que de lui. Jean se retira & demanda aux autres domestiques quelle étoit cette personne charitable, il comprit aisément, par leurs réponses, qu'ils n'avoient rien entendu de leur conversation, qui pût faire suspecter l'un ou l'autre.

Isabelle remonta dans l'appartement de Constance; elle fit sortir tout le monde, & déguisant son trouble: — Ma chère Constance, lui dit-elle, votre douleur m'afflige; je sens, autant que vous, combien votre cœur souffre, & tout ce que vous aurez à souffrir pour accomplir ce funeste sacrifice; l'intérêt de votre fils doit exciter votre courage. — Je l'ai promis, reprit Constance; quoi qu'il m'en coûte, j'aurai la force de remplir ce funeste engagement: Don Juan aura ma main; mais qu'il ne compte jamais de régner sur mon cœur; je ne sais pourquoi mon ame se soulève à son aspect; d'autres m'ont offert leurs hommages, je les ai refusés sans mépris; je les vois avec indifférence; leur nom ne me cause aucun dépit; celui de Don Juan excite toute ma haine; à peine puis-je retenir ma fureur, lorsque je le vois; & je passerois dans ses bras, & Don Juan attendroit de moi les transports d'une amante! Isabelle! qu'il craigne d'y trouver la rage d'une furie! —

Isabelle, qui connoissoit la douceur de Constance, avoit de la peine à expliquer un changement aussi prodigieux. Elle savoit que Don Juan avoit été le rival de son époux; que l'ambition, peut-être plus que l'amour, lui avoit fait demander la main de son amie; mais cette haine, si implacable, étoit si peu faite pour le caractère de Constance, qu'elle paroïsoit un phénomène dans l'ordre de la nature & même de la morale. — Avec de telles dispositions, lui dit Isabelle, je ne consentirai jamais que vous épousiez Don Juan. — Et, quel

moyen prendrois-tu, d'empêcher, de différer même le sort qu'on me prépare? Ah! si tu en connois quelqu'un, hâte-toi de me le dire? jamais l'amitié n'aura fait une action plus généreuse. --- En voici un; je publierai que votre époux n'est point mort. --- Que dis-tu? mon époux? Ah, Isabelle! l'artifice est trop grossier; & qui pourroit le croire, lorsqu'une épouse n'a pu s'en flatter? --- J'accréditerai ce bruit; je susciterai des témoins. Eh! qui fait, en effet, si Jean ne respire plus! un coup de vent l'a précipité dans les flots; est-il le premier qu'un coup de vent, plus heureux, eût rejeté sur le rivage, ou contre un rocher, ou dans une Ile? Si l'on a vu le hasard, dans les plus fortes tempêtes, offrir au matelot luttant contre les vagues, les débris d'un vaisseau, & le sauver de naufrage, pourquoi la Providence n'auroit-elle pas fait le même miracle en faveur de votre époux? Il est vrai qu'il y a deux ans que nous l'avons perdu, & qu'il semble que, s'il vivoit encore, nous l'aurions appris; mais, que savons-nous si des obstacles insurmontables ne se sont pas opposés, jusqu'ici, à son retour?

Constance l'interrompt. --- Pourquoi, lui dit-elle, ces réflexions sont-elles si tardives? ma chère amie, cette illusion, que vous voulez faire adopter au public, me séduit, malgré son invraisemblance: En effet, quelle preuve avons-nous de sa mort? quel outrage, si Jean me trouvoit l'épouse de son rival? Oui, Jean peut revenir; la ressource des malheureux;

l'espérance, n'avoit jamais lui à mon cœur; c'est à toi que je la dois. Va publier par-tout que Jean n'a point été englouti sous les flots. Tu pourras, dis-tu, susciter des témoins: Le mensonge est affreux, mais le motif en est trop beau pour que notre conscience nous en fasse un crime; qu'ils le persuadent à tout le monde; hélas! qu'ils me le persuadent, s'il se peut, à moi-même! Que dis - je? malheureuse! où m'égare une erreur trop chère! Crains, Isabelle, d'avoir fait luire à mes yeux un éclair qui me rendra les ténèbres plus affreuses. Il n'est que trop vrai que Jean n'est plus, que je vais épouser son rival, & manquer à la foi que j'avois juré de lui conserver au delà du tombeau. --- Un secret pressentiment, que je ne puis comprendre, reprit Isabelle, que je combats en vain, m'agite, depuis quelque temps: Oui, j'espère que le jour ne se passera pas sans quelque événement heureux. Lorsque j'ai cru, comme vous, que vous aviez perdu votre époux sans retour, j'aurois regardé comme un crime d'entretenir en vous une espérance chimérique; dans ce moment, au contraire, tout me porte à l'exciter; j'ai partagé vos pleurs, ne soyez point insensible à ma joie: Elle est trop vive, pour qu'elle ne soit point fondée. ---

Constance étoit étonnée du calme & de la fermeté de son amie. --- Hélas! lui dit - elle, si tu as d'autres raisons d'espérer que celles que tu m'as dites, ne me les cache pas. --- Isabelle, alors, supposa qu'elle venoit de voir

un homme qui disoit avoir parlé à Jean de Calais, depuis environ un an. Constance fixa attentivement son amie, & l'embrassa; elle la pria de la conduire vers cet homme: --- Non, dit-elle, je craindrois l'excès de vos transports; je n'ai pas eu le temps de l'interroger, il vaut mieux que je vous répète fidèlement tout ce qu'il m'apprendra. --- Constance, impatiente, pria, pressa son amie, qui la conduisit, par degrés, au point de pouvoir lui apprendre, sans danger, que Jean étoit dans le château; elle ajouta que la moindre indiscretion pouvoit l'exposer au ressentiment de son rival. Lorsqu'elle fut bien assurée que Constance se modéreroit, elle alla, elle-même, ordonner, devant les autres domestiques, à Jean, de porter du bois dans la chambre de la Princesse. --- Je m'intéresse à ta misère, lui dit-elle, je lui ai parlé de toi; elle te retient au service de Don Juan; viens, je te présenterai à elle. --- Isabelle eut soin de lui recommander, en particulier, de se contraindre autant qu'il lui seroit possible.

Jean & Constance ne se virent point avec autant de circonspection qu'ils l'avoient promis; cependant, ils ne furent entendus que d'Isabelle. L'amour, la surprise & la joie, les tenoient comme enchantés: Jean, sous ses haillons, étoit un Dieu pour Constance; elle étoit dans ses bras, lorsqu'on annonça le Roi, qui venoit voir sa fille, avant d'aller joindre Don Juan, au lieu où devoit commencer sa marche triomphale. Constance alla au devant

de son père, les yeux noyés de larmes de tendresse, & les bras ouverts pour l'embrasser. Il parut surpris qu'elle ne fût point encore parée : Elle le pria d'empêcher que personne de sa suite n'entrât ; & , lorsque tout le monde fut sorti, elle se jeta à ses pieds : --- Oh, mon père, s'écria-t-elle, vous aimiez l'infortuné Jean de Calais ; vous aviez confirmé notre mariage, & vous m'avez dit, l'ouvent, que vous partagiez avec moi le regret de sa perte ; daignez me le répéter encore ; daignez m'apprendre ce que vous feriez, si vous aviez quelque certitude de l'existence de Jean. --- Le Roi l'assura que, s'il en eût eu seulement le moindre doute, jamais il ne l'auroit pressée d'accepter la main de Don Juan. --- Mais, ajouta-t-il, pourquoi ces questions inutiles ? Il n'est que trop vrai que Jean est mort. --- Non, Sire, s'écria Jean de Calais, en tombant à ses genoux ; non, votre fils n'est point mort, il vit pour adorer Constance, & pour répandre, s'il le faut, jusqu'à la dernière goutte de son sang pour vous. ---

Le Roi fut frappé comme d'un coup de foudre : Il remit Jean, malgré l'état où il paroïssoit ; il les fit relever l'un & l'autre, appela un de ses Officiers, & fit ordonner qu'on suspendît la fête jusqu'à nouvel ordre, & que Don Juan l'attendît au lieu où il étoit, jusqu'à ce qu'il eût terminé une affaire de la plus grande importance, qui étoit survenue. Le Roi s'assit entre sa fille & Jean, & Isabelle lui raconta ce qui s'étoit passé, depuis le moment

qu'elle avoit rencontré Jean , servant ses Cuisiniers. Constance n'étoit pas moins impatiente que le Roi , de savoir quel heureux hasard lui avoit sauvé la vie.

--- Ce n'est, Sire , ni un coup de vent qui m'a exposé à la perdre , ni le hasard qui me l'a conservée. Plus inquiet pour les jours de Constance , que pour les miens , dans le fort de la tempête qui a causé nos malheurs , je montai sur le pont , pour examiner si elle dureroit encore long-temps ; les ténèbres dont la mer étoit couverte , m'empêchoient de voir autour de moi ; quelques éclairs qui sillonnèrent les airs , me firent apercevoir Don Juan à mes côtés. Je savois qu'il avoit long-temps soupiré pour Constance ; mais la conduite qu'il avoit tenue à notre égard , son respect pour mon épouse , & l'amitié qu'il me témoignoit , ne me laissoient aucun lieu de me méfier de lui. Je m'approche en tâtonnant ; il me parle du secours que j'avois prêté à la manœuvre , & me prie de l'aider à voir si les écoutilles étoient bien fermées ; il me tenoit par le bras , & me conduisoit : Je le suivis , & , lorsque je fus sur le bord , il passa derrière moi , & me précipita dans les flots.---

Le Roi , Isabelle , & Constance surtout , frémirent : Constance fut la moins étonnée ; elle expliqua aisément , alors , la cause de la haine invincible qu'elle avoit pour Don Juan. Isabelle trembla pour son amie , en songeant que ce monstre avoit été sur le point de l'épouser ; & le Roi se reprocha d'avoir

pressé cette union détestable. Il jura, de ce moment, de punir sa perfidie, & dit à Jean de continuer.

„ J'allai, reprit-il, par mon propre poids,
 „ jusqu'au fond de la mer; alors, frappant la
 „ terre du pied, & divisant l'eau avec mes
 „ bras, je revins sur les flots; ils étoient si
 „ agités, que mon expérience dans l'art de
 „ nager ne me servit presque de rien; je com-
 „ battis contre leur fureur, tantôt porté dans
 „ les airs par une vague, & tantôt submergé
 „ par celle qui venoit la frapper. Je sentis un
 „ coup violent; c'étoit la quille d'une cha-
 „ loupe, qui avoit été, sans doute, écrasée
 „ contre quelque rocher; je l'embrassai, &
 „ me livrai au caprice des flots: Un coup
 „ de vent me poussa vers la terre: Alors, me
 „ tenant accroché à la quille par un bras, je
 „ nageai de l'autre, jusqu'à ce que mes pieds
 „ portèrent à terre; dès que je la sentis, je
 „ ne fis qu'un léger effort, & je me trouvai
 „ sur un rivage inconnu.

„ Je m'étendis sur le sable, accablé de fa-
 „ tigue, & pouvant à peine respirer. La per-
 „ fidie de Don Juan, & le souvenir de Con-
 „ stance, abandonnée à ses fureurs, furent les
 „ seuls objets qui m'occupèrent jusqu'au re-
 „ tour de l'aurore. Dès que le jour fut assez
 „ grand pour me conduire, je me levai, je
 „ regardai autour de moi, & je me vis dans
 „ une île déserte. Figurez-vous la situation
 „ d'un homme qui perd tout ce qu'il a de plus
 „ cher, ou, du moins, qui le fait à la merci
 „ d'un

„ d'un infâme assassins, & qui ne voit aucun
„ moyen de le secourir : Je remerciai, ce-
„ pendant, le ciel de m'avoir sauvé la vie :
„ J'espérai que, puisqu'il m'avoit retiré du
„ fond des mers, il me rendroit, un jour,
„ Constance & mon fils. Je parcourus toute
„ l'île, & je n'y trouvai aucun vestige d'hom-
„ me. Toute inculte & sauvage qu'elle étoit,
„ j'y découvris des bois agréables, dont les
„ arbres paroissoient être de la plus grande
„ antiquité; il y en avoit plusieurs, qui étoient
„ chargés de fruits; ce fut mon seul aliment,
„ pendant quelques jours. Un couteau, que
„ j'avois sur moi, me servit à couper quel-
„ ques branches; j'en élevai une cabane sur le
„ bord de la mer, afin d'être à portée de me
„ faire entendre, s'il passoit un vaisseau. Je
„ me fis des instrumens commodes pour la
„ chasse : C'étoient des pieux & des espèces
„ de filets, tissus d'un osier très-mince; à
„ l'aide d'un caillou & de mon couteau, je
„ me procurai du feu. J'ai passé deux années
„ dans cette île, dont je faisois, souvent, le
„ tour, dans l'espérance de découvrir quel-
„ que vaisseau. Je montois sur les arbres les plus
„ élevés, & je jetois, inutilement, ma vue de
„ tous côtés. L'espoir m'a toujours soutenu.
„ --- Grand Dieu! disois-je quelquefois, ren-
„ dez-moi Constance & mon fils, & je renonce
„ pour toujours à sortir de ces lieux. ---

„ J'ai passé deux années dans cette cruelle
„ incertitude, lorsque, gagnant, un jour, à
„ mon ordinaire, le bord de la mer, je vis

„ fortir d'un bois épais un homme qui paroif-
„ soit venir au devant de moi. A cette vue,
„ la joie s'empara de moi; l'espérance ranima
„ mon courage; je crus que quelque vaisseau
„ avoit échoué sur la côte, & je bénis la Pro-
„ vidence qui me faisoit éprouver un bien-
„ fait sur lequel j'avois toujours compté: Je
„ volai au devant de cet étranger, pour
„ lui donner du secours, s'il avoit fait nau-
„ frage, ou pour lui en demander, s'il devoit
„ continuer sa route. Je l'abordai; la douceur
„ étoit peinte dans ses yeux; je ne sais quoi
„ de céleste brilloit sur son visage; je me
„ sentis entraîné, malgré moi, par l'amour
„ & par le respect. Ses cheveux, en tresses
„ ondoyantes, flottoient au gré des zéphirs;
„ l'enjouement étoit sur son front & la con-
„ fiance sur ses lèvres; sa jeunesse inspiroit
„ l'intérêt le plus tendre; son sourire étoit
„ celui de la bienfaisance qui vient de faire
„ un heureux. --- Jeune-homme, lui dis-je,
„ quel que soit le sort qui vous amène en
„ ces lieux, soit que la curiosité vous ait en-
„ gagé à descendre dans cette île inhabitée,
„ soit que vous y ayez été jeté par la tem-
„ pête, ordonnez, vous pouvez disposer de
„ moi, peut-être ne vous serai-je pas inu-
„ tile. Il y a deux ans qu'un perfide.... ---
„ Je sais, me répondit-il, votre malheureuse
„ aventure; je sais qu'avant vous, personne
„ n'avoit abordé dans ce séjour inconnu au
„ reste des mortels. --- Je fus surpris que cet
„ étranger pût savoir mon histoire, qui ne

„ pouvoit être connue que de Don Juan & de
„ moi. --- Comment, lui dis-je, Don Juan
„ a-t-il osé confier à quelqu'un ce détestable
„ assassinat? --- Il n'y a pas de crime, re-
„ prit-il d'un air grave, qui ne pénètre, tôt
„ ou tard; ceux dont il s'est rendu coupable
„ depuis celui-là, sont mille fois plus atroces.
„ Il a excité les Algarves à se révolter, afin
„ que le Roi de Portugal lui confiât le com-
„ mandement de l'armée qu'il enverroit pour
„ les châtier: Son projet a réussi; il a fait
„ couler des torrens de sang, pour assouvir
„ son ambition: C'est peu; il a corrompu
„ l'assemblée des États, pour faire demander
„ au Roi, comme une récompense de sa vic-
„ toire, la main de ton épouse: On s'est servi
„ du prétexte du bonheur public, & le Roi
„ lui-même a été entraîné dans ce projet.

„ Je vois que ce discours te surprend; tu
„ ne conçois, ni comment j'ai abordé dans
„ cette île, autour de laquelle tu n'aperçois
„ aucun vaisseau, ni comment j'ai pu savoir
„ ce qui te regarde; eh bien! Jean de Ca-
„ lais, apprends que c'est pour toi seul que je
„ suis venu; que ce n'est point la mer qui
„ m'a apporté, & que j'ai suivi des routes
„ inconnues aux mortels, pour te rendre à
„ une épouse qui t'adore, & à ton fils, dont
„ on a juré la mort. C'est demain que doit se
„ terminer le funeste hyménée, qui livre au
„ barbare Don Juan, ton fils & ton épouse.
„ --- Oh Ciel! m'écriai-je, séparé par tant
„ de mers, que me sert d'être instruit de

„ malheurs auxquels je ne puis m'opposer ?
 „ Vous rendez mon sort mille fois plus affreux ;
 „ j'espérois que la même main qui m'avoit
 „ retiré du fond des abymes, me rameneroit,
 „ un jour, auprès de Constance ; je me flat-
 „ tois que sa vertu rendroit inutiles tous les
 „ efforts de Don Juan ; & c'est demain qu'il
 „ l'épouse ! Vengeance céleste ! & vous per-
 „ mettez ce forfait ! Et vous, jeune Étran-
 „ ger, que je prenois pour l'envoyé d'un Dieu
 „ bienfaisant, pourquoi n'est-ce qu'au moment
 „ que le sacrifice est prêt de s'accomplir, que
 „ vous me l'annoncez ? --- Afin de te faire
 „ mieux connoître, me répondit-il, que, dans
 „ quelqu'état que l'homme se trouve, il est
 „ conduit par une providence secrète, dont
 „ il ne peut apercevoir les ressorts. Si je t'a-
 „ vois plutôt instruit des desseins de Don
 „ Juan ; si je t'avois facilité les moyens de te
 „ rendre à Lisbonne, pour te venger, crois-
 „ tu que ton rival, dont la sourde politique
 „ a fait soulever un Royaume entier, eût
 „ manqué de moyens pour te faire périr ?
 „ Homme aveugle ! l'Être Suprême t'a tiré
 „ du néant, & tu doutes qu'il puisse faire
 „ tout ce qui te paroît impossible. Adore-le ;
 „ abandonne-toi à sa volonté, & ne sonde
 „ jamais ses décrets. ---

„ Je me prosternai aux pieds de l'incon-
 „ nu. --- Dessillez mes yeux, lui dis-je, qui
 „ que vous soyez ; Esprit céleste, caché sous
 „ cette enveloppe humaine, ou mortel com-
 „ mè moi, mais animé d'une vertu plus puë

„ re, foyez mon garant auprès de l'Être des
„ êtres; quels que soient ses deffeins sur
„ moi, je m'y foudrains, & les coups les plus
„ terribles, ne m'arracheront aucun mur-
„ mure. --- L'inconnu me releva, me ra-
„ conta tout ce qui s'étoit passé depuis le
„ moment qu'on m'avoit cru mort; il m'af-
„ fura que Constance m'étoit fidelle, & qu'elle
„ ne survivroit point à son mariage, s'il
„ s'accomplissoit; que je lui ferois, bientôt,
„ rendu, & que, malgré les apparences, Don
„ Juan ne feroit jamais son époux.

„ J'écoutois avec une surprise mêlée d'ad-
„ miration & de crainte; il me propofa de nous
„ affeoir auprès d'un arbre, (c'étoit hier, au
„ coucher du foleil); &, après ne m'avoit
„ laiffé ignorer aucun détail de tout ce qui
„ regarde le Roi, Constance & Don Juan,
„ il me tint les propos les plus sublimes, sur
„ la vertu, sur la prospérité des méchans, sur
„ les infortunes des bons; sur l'ordre moral
„ & physique de l'univers, où le triomphe
„ du mal ne pouvoit être que momentané,
„ parce que l'ordre étant une émanation de
„ l'Être incréé, il étoit néceffaire que tout
„ rentrât dans l'ordre, quelque renversement
„ qu'il eût éprouvé, comme l'huile, mêlée
„ avec d'autres liquides, gagne toujours le def-
„ fus, avec quelque violence qu'on les ait agi-
„ tés & confondus enfemble.

„ Déjà les ombres couvroient la face de la
„ terre, je l'écoutois avec transport, un som-
„ meil importun s'emparoit de moi; je le chaf-

„ fois en vain. Jusqu'alors, je l'appelois, tous
„ les jours, au secours de mes peines; dans ce
„ moment, il m'affligeoit : J'eus beau le com-
„ battre, mes yeux s'appesantirent : Je pris la
„ main de l'inconnu, je la portois à ma bou-
„ che, pour la baiser, lorsque, tout à coup,
„ je perdis connoissance.

„ Quel a été mon étonnement, lorsqu'au
„ lever de l'aurore, mes yeux se sont ouverts !
„ L'inconnu est le premier objet qu'ils ont
„ cherché; j'ai gémi en ne le voyant plus : J'ai
„ regardé autour de moi, j'ai fixé ma vue sur
„ ce Palais, que j'ai eu d'abord quelque peine
„ à reconnoître. Enfin, je n'ai plus douté de
„ tout ce que l'étranger m'avoit dit dans
„ l'île, & j'ai remercié l'Être Suprême. J'a-
„ vois plus d'empressement de revoir Con-
„ stance, que je n'étois embarrassé des moyens
„ de m'y présenter : Les soins que la Provi-
„ dence venoit de prendre de moi, me laissoient
„ sans inquiétude pour l'avenir; la magnifi-
„ cence & la pompe du triomphe de mon ri-
„ val, que je comparois avec l'état misérable
„ où je suis, étoient plutôt un objet d'amu-
„ sement pour moi, que de chagrin & de hon-
„ te. J'ai rencontré plusieurs domestiques du
„ Palais; ils m'ont demandé par quel hasard
„ j'étois, si matin, dans les cours : Je leur ai
„ répondu que j'étois un passager qu'une hor-
„ rible tempête avoit jeté dans les flots, &
„ qui avoit eu le bonheur de se sauver, mais
„ qui avoit tout perdu : Je me suis amusé un
„ moment à implorer leur charité. Les plus

„ riches m'ont méprisé, en me traitant de
„ paresseux & de vagabond : Ceux à qui la for-
„ tuné commence à sourire, & qui n'ont pu
„ oublier encore leur ancienne misère, m'ont
„ refusé plus honnêtement ; mais je n'ai trouvé
„ des cœurs sensibles, que dans les plus pau-
„ vres. C'est un jeune homme laborieux,
„ qui sert à l'office, & qui, après avoir vu
„ l'accueil que les autres m'avoient fait, est
„ venu m'apporter la moitié de son déjeuner,
„ & a obtenu qu'on m'emploieroit. C'est avec
„ lui qu'Isabelle m'a rencontré : Si je n'étois
„ occupé de soins plus importans, je deman-
„ derois au Roi la permission de faire la même
„ étude sur les courtisans.

Jean de Calais cessa de parler, & son épouse se rejeta dans ses bras : Le Roi fit appeler un ancien Gouverneur du Royaume des Algarves, que Don Juan avoit fait condamner à une prison perpétuelle, pour avoir osé porter au pied du Trône les plaintes du peuple. On le tira des fers, & on l'introduisit dans l'appartement de Constance : Le Roi alla au devant de lui. --- Infortuné vieillard, lui dit-il, me pardonnerez-vous les maux que je vous ai faits : Mon peuple vous avoit choisi pour être auprès de moi l'interprète de sa douleur ; & , par la plus affreuse des injustices, je vous ai traité comme un scélérat, & j'ai désolé votre pays. Don Juan m'a aveuglé ; il en sera puni, & moi, je me punis de m'être livré aux conseils d'un perfide, en avouant mon injustice. Allez chez les Algar-

ves; foyez mon protecteur auprès d'eux; reprenez vos emplois, &, surtout, annoncez-leur que je réparerai les maux que Don Juan leur a faits sous mon nom: Vous leur porterez ses dépouilles, & vous ferez arrêter ses complices. Vous partirez demain; mais, de crainte que le coupable n'échappe à ma vengeance, rentrez encore, pour quelques instans, dans votre prison. ---

Le Roi lui demanda les preuves des manœuvres de Don Juan. Le Gouverneur, dans la crainte que ce Ministre infidelle ne les fît enlever, les avoit confiées à un ami secret qu'il avoit à Lisbonne: Il lui écrivit, & le Roi les eut dans l'instant même.

Il étoit dangereux & difficile d'arrêter Don Juan: La plus grande partie de la Cour le craignoit; l'autre étoit intéressée à le ménager, & le reste lui étoit vendu. Toutes les troupes qui étoient dans Lisbonne étoient sous les armes, pour honorer son triomphe; elles avoient combattu sous lui, & il avoit su se les arracher, en leur permettant le pillage des villes qu'il avoit assiégées. Il avoit marqué au peuple toutes les vertus qui pouvoient le séduire: Il avoit acheté l'amour des uns par ses libéralités, & le respect des autres, par l'usage qu'il faisoit de son autorité.

Don Juan attendoit le Roi, depuis longtemps, pour commencer la marche de son triomphe: Quelques évanouissémens, que Constance avoit eus dans la matinée, lui firent imaginer de se supposer beaucoup plus ma-

lade : On fit cacher Jean de Calais ; & le Roi sortit de l'appartement de sa fille, assez ému de tout ce qui venoit de se passer, pour autoriser le bruit qu'on vouloit répandre. Isabelle appela les femmes de Constance d'un air inquiet, en disant que la Princesse étoit très-mal. Les courtisans, qui attendoient le Roi pour le suivre au camp, & qui l'entendirent, ajoutèrent à la nouvelle les circonstances les plus funestes. On n'entendit, bientôt, que des cris & des gémissemens interrompus par ces mots, *la Princesse se meurt*. De la Cour, le bruit passè à la ville, & cent émissaires le portent au camp de Don Juan. Il pâlit, en apprenant cette nouvelle, & vient lui-même au palais, sans escorte. Le Roi s'y étoit attendu, & dès qu'on le vit entrer, on lui dit qu'avant d'aller à l'appartement de Constance, le Roi désireroit lui parler : Il se rend à ses ordres sans méfiance. --- Don Juan, lui dit-il, vous avez de cruels ennemis ! je les ai découverts ; c'étoient eux qui vous perdoient dans l'esprit de ma fille : Ils vont plus loin, aujourd'hui, ils vous attribuent la cause de sa maladie ; ils disent que vous l'avez empoisonnée. Ne pensez pas que leur calomnie ait fait la moindre impression sur mon esprit ; elle est trop dépourvue de vraisemblance ; l'inutilité de ce crime vous justifie dans mon esprit ; mais ce n'est pas assez pour vous : je veux que vous confondiez les calomniateurs en plein Conseil, afin que, si le ciel nous enlève Constance, celui qui doit me succéder au Trône,

soit exempt de soupçon aux yeux de ses sujets. ---

Don Juan, innocent de ce crime, étonné de la bizarrerie de cette accusation, parla de ses calomniateurs avec plus de mépris que de haine. Il supplia le Roi d'assembler, au plus vite, son Conseil, & de lui nommer ses accusateurs. --- Il n'est pas encore temps, dit le Roi; votre triomphe en sera bien plus éclatant, lorsqu'après vous être justifié, le Conseil & moi vous les nommerons, pour vous laisser le maître de leur sort. Je les ai fait arrêter, ils sont gardés à vue; pour vous, mon Palais... --- Non, Sire, reprit Don Juan d'un air ferme, les lâches croiroient que j'ai choisi moi-même cet asyle, pour me mettre en sureté. Quand on est innocent, quand on n'a rien à craindre, tout ce qui peut ressembler à la protection, est un outrage: Des fers, & votre justice, voilà tout ce que je demande. ---

Don Juan vouloit aller se rendre en prison; le Roi le fit consentir à prendre un appartement dans le Palais, & à souffrir qu'une garde veillât sur lui, pour la forme. Il demanda la permission de voir Constance: Le Roi l'accompagna lui-même à son appartement; mais on leur dit qu'elle se trouvoit beaucoup mieux, & qu'elle reposoit. Le Roi se tourna vers Don Juan, & lui témoigna qu'il n'avoit pas besoin d'autre justification; & qu'il étoit tenté de n'assembler le Conseil que pour procéder contre les calomniateurs.

Don Juan voulut, au contraire, que son triomphe fût éclatant, & que les coupables lui fussent confrontés. Le Roi le conduisit, alors, dans l'appartement qu'il s'étoit choisi, & nomma les Officiers qui devoient le garder.

Cependant, le bruit se répand que Don Juan est arrêté; l'impression qu'il fait sur les esprits produit différens effets; le peuple murmure & les troupes se mutinent. Le Roi, qui connoît l'esprit altier & présomptueux du Prince, lui fait dire que, s'il n'appaise les troupes, leur sédition confirmera les soupçons que ses ennemis peuvent avoir répandus sur son innocence dans l'esprit du peuple. Don Juan donna dans le piège, & écrivit à ses Officiers; Que c'étoit volontairement qu'il étoit prisonnier; qu'il s'étoit remis lui-même, malgré le Roi, afin de découvrir quelques ennemis secrets qui l'accusoient d'avoir attenté aux jours de la Princesse, qui n'attendoit plus que sa convalescence pour lui donner sa main: Accusation ridicule, & si peu vraisemblable, que le Roi n'avoit consenti qu'avec répugnance à l'admettre à se justifier: Qu'il étoit de son intérêt, & de son honneur, d'être jugé, pour effrayer, par le supplice des coupables, les lâches auteurs d'une telle imposture. Il leur ordonnoit, en conséquence, de punir avec la plus grande sévérité, quiconque élèveroit la voix en sa faveur, soit avant, soit après le jugement: Il leur enjoignoit à eux-mêmes, sous les peines les plus rigoureuses, de n'obéir qu'au Roi.

Quant au peuple, qui croit toujours les choses les plus extraordinaires, il suffisoit que la vie de la Princesse fût en danger, pour que le seul mot d'empoisonnement, prononcé mystérieusement par quelques émissaires secrets, rendît évident l'attentat de Don Juan : D'ailleurs, comme on n'avoit point à craindre que ce Prince eût aucune communication au dehors, on fit courir le bruit que Jean de Calais vivoit encore ; ce qui donna lieu à de nouvelles conjectures qui amusèrent le peuple, & lui rendoient Don Juan, tout au moins, suspect.

Dès que le Conseil fut assemblé, le Roi fit doubler la garde de Don Juan ; il avoua que l'empoisonnement de la Princesse étoit un crime imaginaire, dont l'accusation supposée n'avoit été qu'un prétexte, pour ôter au coupable les moyens d'échapper à la punition de crimes non moins atroces & plus réels. Il demanda au Conseil quelle étoit la peine que les lois infligeoient à un sujet ambitieux, qui avoit abusé de son crédit & de son pouvoir pour exciter & pour forcer tout un peuple à se révolter contre son Souverain. Il n'y eut personne qui hésitât de prononcer que c'étoit la mort la plus infâme. — Le Roi ajouta : Quel seroit le supplice qu'on devoit lui faire subir, si, abusant des bontés de son maître, il avoit suscité cette révolte pour se faire donner le commandement de l'armée, qu'il auroit mis son Roi dans la nécessité d'envoyer contre les rebelles ? --- Le Conseil frémit de

l'atrocité d'un tel crime. On répondit qu'il n'y avoit pas de Législateur qui eût pu prévoir un cas semblable, & que, dans ces occasions, c'étoit aux Rois à prononcer.

— Ce n'est pas tout, dit le Roi; si le monstre qui a commis tous ces crimes, & qui vouloit s'assurer le Trône, avoit réclamé, en faveur de ses abominables services, la main de la fille de son Roi; si, craignant de ne pas l'obtenir, il avoit soutenu les prétentions que sa naissance lui donnoit à la Souveraineté, de la menace de troubler l'État, afin de forcer son maître, pour prévenir les malheurs d'une guerre civile, à lui sacrifier sa fille: Un tel homme ne se seroit-il pas rendu coupable du crime de lèze-Majesté — ? Tous répondirent affirmativement; mais quelques-uns rougirent: Le Roi s'en aperçut. Il les rassura, en leur disant, qu'il avoit été trompé, comme eux, par l'apparence du bien public, & par la bonne opinion qu'on avoit du coupable & des services signalés qu'il avoit rendus.

— Enfin, reprit le Roi, si cet homme abominable, pour assouvir son amour & son ambition, avoit assassiné l'héritier de la couronne, l'époux de la fille de son Souverain, pour en faire son épouse, à quels tourmens pourroit-on le condamner, pour lui faire expier son crime? — Ah! Sire, s'écria un des Ministres du Roi, on a, sans doute, surpris votre Majesté; il est impossible qu'un seul homme ait pu se rendre coupable de tant de forfaits. — Il est aisé de le prouver, reprit le

Roi. -- Il ordonna qu'on fit venir le Roi des Algarves, &, en même temps, il remit au Conseil toutes les pièces qui constatoient les manœuvres de Don Juan. Il y avoit une grande quantité de ses lettres, qu'on avoit surprises à ses émissaires, & une liste de ses agens secrets, dont plusieurs avoient péri par ses ordres, lorsqu'il s'étoit mêlé de leur discrétion. Le Gouverneur arriva, & mit le Conseil au fait de toute cette intrigue. Les récompenses, qu'il avoit obtenues de son crime, c'est-à-dire, le commandement de l'armée, le butin immense fait sur les Algarves, la main de la Princesse qu'on lui avoit accordée, & le triomphe qu'on lui décernoit, étoient assez manifestes: Un seul crime avéré fut la preuve de tous les autres. Le seul assassinat de Jean restoit à prouver; mais le Roi réserva ce crime pour le dernier, & après qu'on auroit prononcé sur les autres. On appela Don Juan pour le confronter avec le Gouverneur. Comme il le vit seul, & qu'il ne se doutoit pas qu'après avoir languï dans les prisons, il eût pu conserver des preuves de sa trahison, Don Juan demanda si c'étoit là son accusateur. — Je ne suis pas surpris, dit-il, qu'un scélérat, un vil rebelle qui s'attendoit à expirer dans un cachot, me suppose un empoisonnement; quand il n'y trouveroit d'autre avantage, que de revoir un moment la lumière, il auroit dû m'accuser de forfaits encore moins vraisemblables. — Que parlez-vous de poison, dit le Gouverneur, qui n'étoit préparé sur rien;

c'est de la révolte des Algarves, dont je vous accuse d'être l'auteur. --- Impositeur ! s'écria Don Juan, prêt à fondre sur lui. ... Le Conseil l'arrêta, & l'on mit sous ses yeux ses lettres & celles de ses agens. Don Juan ne put les nier ; il prétexta des raisons secrètes, soutint qu'il ne les avoit écrites que pour découvrir les complices de la conjuration : On lui prouva qu'il avoit écarté du Trône tous ceux qui auroient pu éclaircir le Roi sur la pureté des intentions des Algarves ; on lui fit voir des libelles, qu'il avoit fait composer, & qu'il leur attribuoit ; enfin, on le força de convenir de tout.

Le Roi lui fit les reproches les plus amers sur les moyens qu'il avoit pris pour l'engager à lui donner sa fille. --- Don Juan répondit qu'il n'avoit intéressé que sa bonté royale. --- Le Roi fit lire un mémoire, dont lui seul avoit connoissance, par lequel, sous prétexte d'assurer son mariage, & le bonheur des peuples, on insistoit sur le crédit de Don Juan, & sur les secours qu'il ne manqueroit pas de trouver chez les Algarves même, pour déposer Constance, & son fils, après la mort du Roi. Don Juan jura qu'il n'avoit aucune part à ce mémoire factieux. Mais le Roi, qui, dès le matin, avoit fait arrêter un Secrétaire de Don Juan, lui en montra le projet écrit de sa propre main. Il en convint ; mais il prétendit se justifier par la pureté du motif : --- Il avoit, dit-il, voulu empêcher que le Royaume tombât entre les mains du fils d'un aventurier. ---

Jean de Calais, que le Roi avoit fait avertir depuis le commencement du Conseil, étoit caché dans un cabinet voisin. --- Des aventuriers tels que lui, reprit le Roi, qui joignent les vertus les plus pures à une naissance honnête, sont plus propres à gouverner les Empires, que des scélérats, qui n'ont d'autres titres que le hasard heureux qui les a placés près du trône, & leurs intrigues abominables. Je doute que, si Jean de Calais vivoit encore, vous eussiez osé lui parler en face avec ce mépris. --- Sire, répondit Don Juan, je n'ai dit, devant vous, que ce dont je l'avois forcé de convenir lui-même dans le vaisseau où il a péri. --- Dites plutôt, ajouta le Roi, où vous l'avez assassiné. --- Don Juan ne répondit que par un ris moqueur. Si Jean de Calais a péri, c'est, sans doute, parce que, mal instruit dans son premier métier, il n'a pas su éviter les accidens auxquels les matelots les plus ignorans ne succombent pas toujours. --- C'est ce qu'il est aisé de justifier, reprit le Roi avec fureur: Paroissèz, Jean de Calais. --- Don Juan demeura immobile, en voyant reparoître ce rival, qu'il croyoit au fond des mers. Sa confusion lui ôta l'usage de la parole. Jean tomba aux genoux du Roi, & demanda la grâce du coupable: --- Elle n'est pas en mon pouvoir, dit-il; c'est au Conseil à le juger. --- Il exposa comment Don Juan avoit saisi le moment où il fut, sans témoins, pour précipiter Jean dans les flots, d'où il avoit été retiré comme par miracle. Don Juan convint

de tout, & marqua, après cet aveu, autant de lâcheté qu'il avoit marqué de force jusqu'à ce moment. On le fit retirer, & le Conseil prononça son arrêt de mort, qui fut exécuté deux heures après, malgré tous les efforts que put faire Jean de Calais pour lui sauver la vie. On fit publier l'Arrêt dans le camp & dans la ville; &, comme on y avoit circonftancié tous les crimes du coupable, personne n'ofa murmurer. Constance feule, qui l'avoit haï vivant, fut touchée de fon fupplice, qu'on ne lui apprit qu'après qu'il l'eut fubi.

Dès le lendemain, Jean de Calais, conduit par le Roi, fe rendit au camp : Il harangua les troupes, rendit justice aux vertus guerrières de leur Général; regarda leur attachement comme la preuve la plus complete de fes talens & de fon mérite, les affura que, quelque amour que Don Juan eût pour le foldat, il en auroit encore davantage; qu'il n'étoit pas poffible qu'un homme qui s'étoit rendu coupable de fi grands crimes, ne fe fût démenti, tôt ou tard : Il termina fon difcours, en promettant aux foldats de ne rechercher perfonne fur le butin fait dans l'expédition des Algarves, toute injufte qu'elle avoit été. Il s'étendit fur le malheur de ce Royaume; &, comme Don Juan avoit incorporé, dans fes troupes, une grande quantité de payfans Algarves, dont il avoit dévasté les terres, ils s'écrièrent tous : --- Vive le Roi, vive Jean de Calais. --- Les Officiers fupérieurs, à qui toute l'adreffè de Don Juan n'avoit pu dégui-

fer une partie de ses intrigues, & qui étoient convaincus de la justice de sa mort, vinrent tous faire au Roi, & à Jean de Calais, le serment de fidélité le plus solemnel.

Les troupes demandèrent que Jean de Calais montât sur le char qui avoit été destiné pour le triomphe de Don Juan. --- Non, s'écria-t-il : périssent à jamais les monumens & le souvenir d'une victoire achetée par les crimes du vainqueur. Votre courage, soldats, n'a pas été flétri par la trahison de Don Juan; vous ignoriez ses desseins; vous devez vous applaudir de votre valeur, & détester le perfide dont vous étiez les instrumens. ---

Jean de Calais rentra dans la ville, accompagné des troupes & de toute la Noblesse qui s'étoit rendue au camp. Don Juan étoit détesté : Les fêtes, qui avoient été préparées, servirent à célébrer le retour de Jean de Calais, & sa réunion avec Constance : Il désira seulement que le Roi fît publier un Carrousel. Il étoit bien aise de faire voir que, si Don Juan s'étoit acquis quelque estime par sa valeur, il avoit droit de prétendre au même avantage : Mais un événement, auquel le supplice de Don Juan donna lieu, servit mieux Jean de Calais que tous les combats d'adresse.

Don Juan avoit un neveu qui, au défaut de son oncle & de ses enfans, avoit droit de prétendre au Trône de Portugal : Don Alonzo n'attendoit que le moment de voir Don Juan l'époux, de Constance, pour se débarrasser secrètement, de l'un & de l'autre, & en venir,

ensuite, à main armée, attaquer le Roi, & le forcer, tout au moins, à partager le Trône avec lui. Don Juan, qui ne se méfioit point d'Alonzo, l'avoit mis de moitié dans toutes ses perfidies. Comme le secret des ressorts employés pour opérer le soulèvement des Algarves, étoit entre les mains de plusieurs personnes, & qu'il pouvoit pénétrer, Alonzo avoit persuadé à Don Juan qu'il falloit avoir sur les frontières du Portugal, des troupes levées au nom du Roi, & qui fussent entièrement dévouées à leur Général : Don Juan lui fit expédier une commission illimitée, & lui fit délivrer des sommes considérables. Alonzo rassembla tous les bandits du royaume de Léon, de l'Andalousie, de l'Estramadure, & des provinces d'Espagne voisines du Portugal; il leur assigna des quartiers, créa des Officiers qui lui étoient entièrement dévoués, & qui aguerrirent ces scélérats, en leur permettant tous les excès dont ils étoient capables, mais, en même temps, en punissant avec la plus grande sévérité la moindre faute contre la subordination, & en condamnant aux verges & à la mort quiconque avoit donné des soupçons sur son courage : Le pillage, le viol, le meurtre, commis avec intrépidité, étoient regardés comme des actions héroïques. Tels étoient les soldats d'Alonzo : Ils avoient ordre, au moindre signal, de se rassembler, & de marcher par-tout où leur Général les conduiroit.

Don Juan faisoit part à son neveu de tout

ce qui se passoit; Alonzo avoit encore des espions secrets à Lisbonne. Il étoit averti, par son oncle, qu'il alloit épouser l'héritière du Trône, qu'il seroit le tuteur du fils de Constance, jeune enfant dont il trouveroit bientôt le moyen de se débarrasser; il savoit que Don Juan avoit obtenu les honneurs du triomphe, & que son mariage devoit se célébrer le même jour. Les espions d'Alonzo, qui n'attendoit que de voir Don Juan en possession de la main de Constance, pour faire périr l'un & l'autre, l'avertirent dès qu'il fut arrêté, & six heures après, il apprit son supplice. Il savoit que son oncle avoit la confiance des troupes, & qu'il étoit aimé du peuple: Il crut qu'il n'avoit pas un moment à perdre, & dès le lendemain, son armée fut rassemblée & en état de marcher. Il fit venir les principaux Officiers, presque tous chargés de dettes ou de crimes, bannis de leur pays, ou par la rigueur ou par la crainte des lois; il leur parla de la mort de son oncle comme de l'effet d'un complot odieux; leur fit entrevoir le pillage de Lisbonne comme une fortune immense qui les attendoit, & la prise de cette ville comme un jeu, & d'autant plus certaine, que les troupes qui y étoient, se joindroient à eux, & ne demandoient que de venger la mort de leur Général.

Le cinquième jour, depuis le supplice de Don Juan, lorsque Lisbonne retentissoit de cris de joie, qu'on célébroit la nomination,

que le Roi avoit faite, de Jean de Calais à la dignité de Lieutenant-Général du royaume & de Généralissime des troupes; lorsque Confiance partageoit avec lui les bénédictions du peuple & des soldats, dont il avoit fait augmenter la paie, quelques payfans, effrayés, vinrent porter l'alarme dans la ville, & annoncèrent qu'une armée, que leur crainte grossiffoit encore, s'avançoit comme un torrent, & dévastoit, dans sa marche, les villes & les campagnes. Ces payfans, que Jean de Calais interrogea lui-même, ne purent donner que des lumières vagues : Ils dirent seulement qu'autant qu'ils avoient pu le comprendre, c'étoit une armée Espagnole. Le Roi, qui étoit en pleine paix avec le Roi d'Espagne, qui, d'ailleurs, savoit qu'Alonzo étoit sur la frontière, & qui ne le soupçonnoit pas d'avoir aucun dessein de venger son oncle, qui, en apparence, lui témoignoit une froideur dont toute la Cour avoit été témoin, & qui, depuis cet événement, avoit écrit au premier Ministre, qu'il étoit prêt de remettre au Roi la commission dont il étoit chargé, si on le soupçonnoit de quelque intelligence avec Don Juan, ne comprenoit point ce qui lui attiroit ces ennemis sur les bras.

Dans le temps que le Roi & le Conseil étoient à délibérer, Jean de Calais rassembloit les troupes, & les animoit au combat. — Enfants de la victoire, leur disoit-il, voici le moment de faire voir à votre Roi, que, si vous avez été les soldats d'un traître, vous

ne fûtes jamais ses complices. Vous avez combattu en héros pour le crime, sans le connoître; quelle ardeur l'amour de l'État, que vous allez défendre, ne doit-il pas vous inspirer? Don Juan vous conduisoit au carnage d'un peuple dont il avoit flétri la valeur; je vous mène contre un ennemi qui paroît redoutable, & qui se montre digne de vous, puisqu'il est l'agresseur. ---

Un espion d'Alonzo, qui, pendant la fête, s'étoit mêlé parmi le peuple, ivre de vin & de plaisir, avoit tenu quelques propos qui le firent soupçonner d'avoir quelques connoissances dans l'armée ennemie; on se souvint d'avoir entendu dire à cet homme, le lendemain du supplice de Don Juan, que son sang pourroit produire des fléaux bien redoutables au Portugal. On l'arrête, on le menace de la torture, & il avoue que, quoiqu'Alonzo eût formé le dessein de faire assassiner son oncle, il ne doutoit pas que ce ne fût lui-même, qui, sous prétexte de le venger, ne vint porter le fer & le feu dans Lisbonne, pour s'emparer de la souveraineté, qu'il croyoit lui appartenir.

Cependant, Jean de Calais, instruit du genre d'ennemis qu'il avoit à combattre, part, & marche avec ordre; il apprend que l'armée des conjurés est à Évora; il prend un détachement, s'avance & découvre un camp formidable en avant de la ville: Heureusement, Alonzo ne fut pas averti à temps de la marche de Jean, de sorte que celui-ci eut la facilité de

choisir le terrain. Entre Évora & l'armée du Roi, il y avoit une hauteur qui dominoit la plaine circonvoisine, & dont la pente abou-
tissoit, de chaque côté, à des bois de pins. Jean, qui vit la sécurité des ennemis, profita du jour pour conduire ses troupes derrière la hauteur; il remplit les bois de son infanterie légère, & , dès que la nuit put dérober ses manœuvres à l'ennemi, il conduisit son armée sur l'élévation, de manière, cependant, que, se tenant rangée en bataille un peu plus qu'à demi-côte, elle ne pût être aperçue, que lorsqu'Alonzo se remettroit en marche. Jean de Calais étoit résolu de garder cette position, jusqu'à ce qu'il vît l'armée ennemie se mettre en mouvement.

Alonzo, qui ne s'étoit arrêté que pour attendre des nouvelles de ce qui se passoit à Lisbonne, impatient de ne pas voir arriver ses espions, craignit, en supposant qu'ils eussent été découverts, de laisser au Roi le temps de prendre des mesures. Il ordonna à l'armée de se mettre en marche avant le point du jour : Jean s'aperçut de ce mouvement; il la laissa s'engager dans la plaine : Lorsqu'il la vit assez éloignée d'Évora, il fait faire à ses troupes un mouvement en avant : Les ennemis étoient au pied du monticule, & déjà leur avant-garde étoit à demi-côte. Jean, profitant de l'avantage du terrain & de leur surprise, les fait charger avec une vigueur à laquelle ils ne s'attendoient pas. L'armée des conjurés, qui marchoit sur trois colonnes, se réunit

& se range en ordre de bataille, sans songer à faire fouiller les bois : Les troupes qui y étoient, sortent en force; &, tandis qu'une partie attaque ses flancs, l'autre, à la faveur des ravins, gagne les derrières, & Alonzo se trouve entouré de toutes parts.

Jean de Calais avoit à craindre la garnison d'Évora; mais, comme il aperçut, de sa hauteur, que les équipages de l'armée d'Alonzo en défiloient, il envoya ordre à ses troupes légères de former un détachement, de mettre le feu à ceux qui étoient sortis de la ville, d'y pénétrer à la faveur du tumulte, de couper les jarrets des chevaux qui traînoient les voitures, & d'empêcher que la garnison ne fortît.

Les conjurés tentèrent de faire face de tous côtés; mais, comme ils ignoroient le nombre de troupes qui pouvoient être dans les bois, ils n'osoient ni dégarnir leurs flancs pour renforcer leur front, que Jean de Calais commençoit d'attaquer, ni diminuer leur front pour repousser les troupes qui attaquoient leurs flancs. L'incendie de leurs équipages, dont ils pouvoient apercevoir les flammes, augmenta leur inquiétude : Leurs bataillons étoient agités comme les flots de la mer : On voyoit Alonzo ordonner en même temps des manœuvres opposées. Jean les attaqua brusquement : Enfin, ne pouvant se battre en retraite, sans s'exposer aux mêmes dangers qu'en acceptant le combat, ils prirent le parti de vendre chèrement leur vie; car ils n'espéroient aucune
grâce

grâce, s'ils étoient vaincus. Jean fit avancer sa première ligne, & fondit avec impétuosité sur celle de l'ennemi. L'attaque & la défense furent générales : Alonzo, suivi de quelques-uns de ses Officiers, & de ses meilleurs soldats, gravit jusqu'au sommet de la hauteur ; tandis que Jean, emporté par son courage, avoit pénétré jusqu'au centre des ennemis : Il vit le mouvement d'Alonzo, & revint sur ses pas. Le combat devint furieux sur la hauteur : Alonzo fut repoussé, & la troupe, qu'il avoit amenée, se précipitant dans la plaine, l'entraîna, malgré lui. Jean de Calais, avec le reste de son armée, le suivit : Le carnage devint terrible. Jean cherchoit Alonzo, pour terminer le combat d'un seul coup ; il terrassoit tout ce qui s'offroit à lui : Déjà il étoit parvenu jusqu'au Général ; mais un gros de rebelles le dérobèrent.

Les ennemis avoient quelque avantage sur les troupes qui gardoient les bois de la gauche : Jean profita de cette circonstance ; il fit filer, dans l'épaisseur du bois, un corps de réserve, qu'il avoit laissé derrière la hauteur, avec ordre de se ranger en bataille au delà d'un large ravin qui bordoit les bois : Il envoya dire, en même temps, à la troupe qui s'y battoit en retraite, de se retirer sur ce nouveau corps : Les ennemis la suivirent en force. Alonzo, qui crut s'être ouvert un chemin pour la retraite, fit filer une partie de son armée dans le bois : Lorsqu'elle y fut engagée, Jean de Calais fit mettre le feu à

quelques mafures qui étoient fur la lifière : La flamme fe communiqua bientôt aux arbres réfineux ; les conjurés n'ofant retourner dans la plaine, dont Jean étoit le maître, continuèrent leur marche avec précipitation, & en défordre : Mais ils trouvèrent de nouvelles troupes de l'autre côté du ravin. On leur propofa de fe rendre à difcrétion ; ils refusèrent. Alors commença un combat plus affreux que le premier ; ceux qui paffoient le ravin s'élançoient fur le Portugais, qui les paffoient au fil de l'épée ; ceux qui rentroient dans le bois, étoient aveuglés par des tourbillons de fumée : Enfin, ils mirent bas les armes, & fe rendirent prifonniers. Leur nombre étoit diminué de plus des deux tiers : Alonzo étoit dans la plaine avec l'autre partie de fon armée ; Jean de Calais lui avoit coupé toute communication avec celle qui s'étoit enfoncée dans le bois, de forte qu'il ignoroit fa deftinée. Lorsque Jean en fut informé, il raffembla fes troupes, & fit propofer à Alonzo de fe rendre à la merci du Roi. Alonzo, regardant cette propofition comme une preuve de défavantage du côté de fon ennemi, infulta le hérault, & ne répondit qu'en recommençant le combat avec plus d'acharnement ; Jean de Calais, fans lui donner le temps de faire de nouvelles difpofitions, tombe fur lui avec toutes fes forces & le repouffe vers le bois de la droite, dont les troupes, qui n'avoient point encore agi, le reçoivent avec vigueur. Alonzo fait un mou-

vement pour gagner la hauteur ; Jean , qui l'avoit prévu , avoit envoyé ordre au corps de troupes qui n'avoit plus rien à faire dans le bois de la gauche , de la défendre. Alonzo , se voyant sans ressource , ne prenant conseil que de son désespoir , s'élançe au milieu des Portugais , & porte des coups terribles : Ses soldats , animés par son exemple , ne sont arrêtés , ni par la crainte du plus grand nombre , ni par l'aspect d'une mort inévitable ; tant que Jean les avoit vu se battre en règle , & suivre les mouvemens d'un courage éclairé , il avoit excité ses soldats au carnage & à la fureur ; il s'étoit conduit avec une impétuosité nécessaire ; mais , lorsqu'il voit les rebelles se livrer à une rage aveugle , il se contente de tenir ses troupes ensemble , & de les faire combattre avec prudence : En effet , elles ne faisoient que s'avancer gravement , en présentant leurs piques & leurs épées , & les ennemis venoient , eux-mêmes , recevoir la mort qu'ils se proposoient de donner : En moins d'une heure , l'armée d'Alonzo fut réduite au quart. Jean lui proposa encore de se rendre. Alonzo s'adressa aux troupes qui lui restoient : — Mes amis , leur dit-il , soit qu'on nous fasse grâce , soit qu'on nous rende justice , l'ignominie nous attend à Lisbonne. Ceux qui préfèrent une vie infâme à une mort glorieuse , sont les maîtres d'aller implorer la clémence du Vainqueur ; les autres peuvent m'imiter. — A ces mots , il se frappe , & , donnant son épée , fumante de son sang , au hérault : — Va , dit-il ,

donne-la, de ma part, à ton maître, & à Jean son successeur : C'est un présent que je leur avois destiné. — A peine a-t-il fini ces mots, qu'il tombe de son cheval : Quelques Officiers l'imitèrent, & le reste se rendit.

Jean envoya les Prisonniers à Lisbonne, coucha sur le champ de bataille, & se rendit, le lendemain, à Evora, où il ne trouva que cinq cents hommes de garnison, qui ne firent aucune résistance. Il distribua aux habitans, & à ses soldats, tous les équipages de l'armée ennemie; butin immense, formé des vols & des brigandages des rebelles. Lorsque tout fut soumis, Jean ordonna qu'on enterrât les morts, dont la plaine étoit couverte : Il fit transporter à Lisbonne les blessés & le corps d'Alonzo, Prince rempli d'un courage féroce, & plus criminel encore que Don Juan. Il fit indemniser tous les habitans de cette plaine, à qui cette bataille avoit fait quelque tort, & arrêta l'incendie, qui duroit encore dans les bois de pins.

Quand tout fut réparé, Jean reprit le chemin de Lisbonne. A peu de distance de la ville, il rencontra le Roi & Constance, qui venoient au devant de lui : Il descendit de cheval, & Constance, se précipitant de son char, vola dans ses bras. Les alarmes que cette Princesse avoit éprouvées, pendant cinq jours qu'avoit duré cette sanglante & glorieuse expédition, avoient rendu sa beauté plus touchante. Son père avoit été obligé de se servir de son autorité, pour empêcher cette tendre

épouse d'aller chercher Jean au milieu des combats, & de partager ses périls & ses travaux. Le Roi l'embrassa, le félicita, & le remercia. --- Ce n'est pas à moi, dit-il, en s'adressant aux troupes qui l'entouroient; c'est à eux, que ces félicitations sont dues: Je n'ai eu que l'honneur de commander; ils combattoient pour leur Roi; leur courage a tout fait. --- Ces mots passèrent de bouche en bouche, & l'air retentit du nom de Jean de Calais, du héros d'Evora; &, dès ce moment, le titre de Duc d'Evora lui fut donné par le Roi, & confirmé par l'Etat.

Le Roi fit monter Jean dans son char, à côté de la Princesse. Ils entrèrent en triomphe à Lisbonne, dont les fêtes, interrompues par cette guerre, recommencèrent avec un nouvel éclat. Plusieurs habitans étoient compliqués dans le double complot de Don Juan & de son neveu. Il y avoit encore, parmi le peuple, plusieurs espions de ce dernier; on en avoit arrêté quelques-uns, on ignoroit les noms des autres; & l'on faisoit des recherches pour les découvrir. On en punit deux, auxquels on fit souffrir des supplices plus effrayans que cruels. On s'attendoit à une proscription plus considérable, mais le Duc d'Evora obtint du Roi qu'il accordât une amnistie générale, avec cette condition, que tous les complices connus ou inconnus; ceux qui auroient eu quelque relation directe ou indirecte avec Don Juan ou son neveu; ceux qui, ayant eu quelque connoissance, tant des desseins de Don

Juan, sur les personnes du Roi, de Constance, de Jean de Calais & de son fils, que des complots patricides de Don Alonzo, sur la personne du Roi, & sur celle de Don Juan son oncle, & de Constance, ne les auroient pas révélés dans le temps, viendroient déposer tout ce qu'ils sauroient à cet égard, soit par leurs secrettes intelligences avec les coupables, soit par toute autre voie que ce pût être; avec promesse royale, que leurs révélations, de quelque nature qu'elles fussent, demeureroient secrettes & ne pourroient leur faire aucun tort, pourvu, toutefois, que les révélans se présentassent dans huitaine, passé lequel temps, ils ne pourroient jouir de l'effet de l'amnistie: Et, pour ceux qui pourroient se trouver absens lors de la publication, le Roi promettoit d'y avoir égard, en prouvant, néanmoins, qu'ils auroient fait la plus grande diligence pour venir à révélation, dès que l'amnistie leur auroit été connue.

Ce moyen rassura le peuple, & produisit un meilleur effet que toutes les recherches qu'on avoit faites jusqu'alors. Ce qui intéressoit le plus, après la mort de Don Juan & d'Alonzo, étoit de connoître leurs agens secrettes, afin de veiller sur leur conduite à l'avenir. Comme on avoit la confiance la plus aveugle au Duc d'Évora, il fut mis à la tête de la commission, préposé pour recevoir les révélations: Rien ne lui fut caché; les lettres de grâce furent expédiées à tous ceux qui se présentèrent; il résulta, de ces dépo-

sitions, une histoire si abominable des complots de l'oncle & du neveu, que le Conseil jugea à propos d'en dérober la mémoire à la postérité.

Il ne restoit qu'à pourvoir au sort des prisonniers faits à la bataille d'Évora : Ils étoient presque tous Espagnols ; le peu qu'il y avoit de Portugais étoient coupables de haute trahison, pour avoir été pris les armes à la main contre leur patrie, & leur Roi, & méritoient la mort. On se contenta de les disperser dans différentes villes du Royaume, avec ordre aux Gouverneurs de veiller sur leur conduite, & d'en répondre. Quant aux Espagnols, au nombre de quatre mille, on leur proposa leur liberté, à condition que chacun retourneroit chez soi ; &, pour s'en assurer, on se dispoisoit à écrire au Roi d'Espagne, qui enverroit sur les frontières une sûre escorte, pour en faire ce que bon lui sembleroit. Mais, ces malheureux, presque tous fugitifs, pour crime, ou pour dettes, se croyant perdus, supplièrent le Duc d'Évora d'obtenir qu'il leur fût permis, ou d'aller ailleurs que dans leur pays, ou de rester en Portugal, offrant, pour n'être point à charge à la nation, de gagner leur vie à tous les travaux dont on voudroit les charger. Jean de Calais, qui avoit été témoin de leur valeur, obtint qu'ils seroient incorporés dans les troupes du Roi. C'est ainsi que Jean donnoit un avant-goût de son règne, & savoit faire, de scélérats dévoués aux supplices, des citoyens utiles. Les prisonniers

firent éclater leur joie, & offrirent à leur libérateur d'entreprendre, sous ses ordres, les choses les plus périlleuses. Ils lui donnèrent souvent des preuves de la sincérité de leur conversion.

Constance jouissoit de la gloire de son époux; leur amour sembloit s'accroître par leurs vertus. La sagesse & la valeur que le Duc d'Évora avoit montrées dans la courte guerre contre Alonzo, lui avoient acquis l'amour & la vénération du soldat. Quoique d'une naissance illustre, qui ne l'excluoit point du rang des Souverains, le titre de fils de Commerçant, dont il se glorifioit, & qui sembloit rapprocher le peuple de lui, l'en rendoit l'idole, & sa modestie le faisoit également chérir des Grands. L'aimable Constance sembloit recueillir les suffrages de la nation, pour en faire part à son époux. Elle se félicitoit de ce qu'il avoit trouvé une occasion de faire connoître son mérite & ses talens pour la guerre, & prioit le ciel que, jamais, il ne s'en présentât d'autre: Elle s'étoit fait raconter toutes les circonstances de cette terrible journée; elle frémissoit de ses périls, quoique passés; elle étoit enchantée de le revoir vainqueur; mais elle eût bien désiré que ses lauriers n'eussent point été arrosés de sang. Il manquoit encore quelque chose au bonheur de Constance: Aussi attentive dans l'amitié, que tendre & passionnée dans son amour, Isabelle étoit de son âge, & Isabelle languissoit dans un triste célibat. Constance ne croyoit pas qu'on

pût être heureuse sans aimer. Elle cherche un moment, où, seules, & sans témoins, elle pût engager Isabelle à lui ouvrir son cœur. — Votre indifférence m'étonne, dit-elle un jour à son amié; vous ignorez le plaisir d'aimer & d'être aimée, & vous fuyez l'hymen comme une chaîne pénible. Jeune, douce, compatissante, faite pour l'amitié, vous feriez le bonheur d'un époux; vous prenez tant de soins pour faire celui de vos amies. — Chère Constance, reprit-elle, un époux feroit-il le mien? On peut trouver quelques égards dans un amant qui désire; trompé par son illusion, il n'est rien qu'il ne fasse pour parvenir à plaire: Je crois même que, dans ces momens, il est de la meilleure foi du monde; mais, si-tôt qu'il est époux, le charme cesse, & cette maîtresse adorée n'est plus pour lui qu'une compagne, souvent importune. ---

Constance combattit ce tableau, tracé d'après quelques mariages malheureux, dont elle ne pouvoit se faire qu'une idée très-imparfaite. Elle lui cita le sien pour exemple. --- Ne vous estimeriez-vous pas heureuse, lui dit-elle, d'avoir un époux tel que Jean de Calais? Isabelle soupira & se précipita au cou de la Princesse: --- Ma chère Constance, s'écria-t-elle en rougissant, s'il est quelqu'un qui lui ressemble, c'est pardonnez au secret que je vous en fais; mon indifférence n'est qu'apparente; j'aime: --- Qui? Cruelle, nommez-le-moi; quel qu'il soit, je vous

le jure, il fera votre époux. --- De trop grands obstacles nous séparent : --- L'amour & l'amitié les applaniront. --- C'est le Comte d'Elvas ; vous connoissèz son mérite ; aimé des jeunes seigneurs de son âge , quoique sa faiblesse soit une éternelle satyre de leurs mœurs ; adoré des Courtisans , quoiqu'il l'emporte sur eux par ses talens & par sa fortune ; estimé de son Roi , quoiqu'il ait eu le courage de lui dire , quelquefois , des vérités dures ; couru des belles , quoiqu'il n'aime que moi ; je l'adore ; il le fait , & n'en est que plus constant. Combien de fois a-t-il désiré d'être Jean de Calais , & que je fusse Constance ? Mais de quoi nous sert de soupirer ? jamais d'Elvas ne sera mon époux ; mon peu de fortune , & l'avarice de son père , qui lui destine la plus riche héritière du Royaume , ne le permettront jamais. ---

Constance la rassura : Elle lui demanda quelle étoit cette personne si riche ; & quand elle fut que c'étoit la fille de Manuel Pacheco , qui avoit acquis ses immenses richesses par les vexations qu'il avoit faites dans le Royaume des Algarves , sous la protection de Don Juan , elle l'assura que jamais d'Elvas ne seroit son époux. En effet , dès le jour même , Jean de Calais fit venir Pacheco , & lui proposa pour sa fille le Marquis d'Acughna , d'une illustre naissance , d'un mérite rare ; mais pauvre , & pouvant à peine se soutenir à la Cour.

Pacheco fit beaucoup de difficultés : La

première objection qu'il lui fit, fut qu'il avoit promis sa fille au Duc d'Elvas pour son fils, le seul parti dont la richesse pût aller de pair avec celle de sa fille; la seconde fut qu'Acughna étoit d'une misère à faire peur. --- C'est par ces raisons-là même, lui répondit le Duc d'Évora, qu'il faut que vous donniez votre fille à Acughna, dont vous ferez la fortune, afin que d'Elvas puisse faire celle de quelqu'autre. --- Pacheco, qui ne trouvoit pas son compte dans un arrangement qui lui paroissoit de l'inconséquence la plus bizarre, refusa brusquement. --- Don Manuel, lui dit, alors, d'un ton ferme, le Duc d'Évora, je connois la source impure de vos richesses; le Roi, par son amnistie, a fait grâce aux complices de Don Juan; mais cette grâce ne s'étend pas jusqu'à conserver aux déprédateurs des Algarves, des biens injustement acquis. Le père d'Acughna, comme vous savez, étoit un des plus riches Seigneurs de ce Royaume: En vous proposant son fils, j'ai cru vous donner le moyen le plus honnête d'acquitter votre conscience; si, pourtant, on peut croire qu'un homme d'un nom tel que le vôtre, qui s'est avili à faire l'indigne métier d'exacteur, ait encore une conscience. Songez-y bien, Don Manuel; ou donnez, de bonne grâce, votre fille à Acughna, avec tout le bien que vous tenez de cette maison, ou ne désapprouvez pas que je sois le protecteur de ce jeune homme auprès du Roi, pour lui faire restituer ce qui lui appartient; alors,

vous ferez le maître de disposer de votre fille. --- Pacheco, qui vit, d'un coup d'œil, que, si la justice se méloit de ses affaires, elle ne se borneroit point à cette restitution, promit tout, & le mariage d'Aucughna avec la fille de Pacheco fut conclu, au grand désespoir du Duc d'Elvas.

Le Duc ignoroit que son fils aimât Isabelle : Don Silveiro, son père, étoit d'une des premières familles du Portugal ; &, quoique ses ancêtres y eussent occupé des places importantes, ils ne lui avoient laissé qu'un modique patrimoine : C'étoit aux yeux du Duc un crime impardonnable, & son argument ordinaire étoit : Il est sans mérite, puisqu'il est sans fortune. Le Duc sollicitoit pour lui la Vice-royauté des Algarves : Il s'adressa à Jean de Calais : — Vous m'avez ruiné, lui dit le vieux avare ; on dit que vous êtes juste : Si cela est, vous me devez une indemnité, & je viens vous la demander. — Jean ne comprenoit pas comment il avoit pu ruiner un homme qu'il connoissoit à peine : — Oui, reprit le Duc, c'est vous qui avez forcé Pacheco à donner sa fille au petit Acughna, par manière de restitution, & à me manquer de parole : Par ce mariage tout son bien entroit dans ma famille ; c'est une perte immense que vous me faites faire : Je viens vous proposer un moyen de la réparer ; c'est de me faire donner la Vice-royauté des Algarves. --- Vous venez trop tard, lui dit Jean de Calais : Elle est promise à Don Silveiro. --- Est-ce une plaisanterie ? Silveiro !

lui? il est plus gueux que ne l'eût été Pacheco, si on lui eût fait rendre tout le bien qui ne lui appartient pas. --- Eh! c'est précisément parce qu'il est pauvre, que le Roi lui donne la Vice-royauté. --- Il faut convenir que, depuis que vous conseillez le Roi, il a d'étranges idées: Pardonnez ma franchise, mais je crois que la tête tourne à tout le monde. Silveiro, Vice-roi des Algarves! je n'en reviens pas. --- Ce qui va plus vous surprendre, c'est qu'il refuse cette dignité. --- Je l'approuve fort, au contraire; au fond, il y feroit une sotte figure; & puis, est-ce qu'il a jamais su tirer parti de rien? S'il refuse, je puis donc espérer que vous vous intéresserez pour moi: Parbleu, je crois bien valoir un pauvre Gentilhomme, qui n'a pour tout bien qu'une réputation & son Isabelle. --- Eh bien! cette Isabelle est le concurrent le plus redoutable que vous ayez à craindre. --- Est-ce qu'on veut la faire *Vice-roi*? Je le voudrois, pour la rareté du fait. --- Le Roi a promis la Vice-royauté à celui qu'elle choisira pour époux. --- Quel est son choix? --- Elle n'en a pas fait encore; son indifférence, à cet égard, étonne tout le monde. --- Il me vient une idée; je suis veuf, je veux marier mon fils, je vais me trouver seul; j'ai envie de me mettre sur les rangs: Je suis riche, on dit que cette Isabelle n'a d'autre défaut que d'être la fille d'un homme fort pauvre; oui, je suis persuadé qu'elle m'acceptera. --- Je ne vous le conseille pas, vous auriez de la peine à marier votre fils, si vous contrac-

tiez un second mariage. Est-ce que vous auriez envie de vous marier? --- Moi? point du tout, ce n'est que par occasion, à cause de la Vice-royauté. --- Mais ne pourroit-on pas trouver un moyen? ... --- Quoi, d'avoir la Vice-royauté sans la femme? parbleu, je l'aimerois bien mieux. --- Non, l'un ne peut aller sans l'autre: Mais, votre fils, ne pourrions-nous pas le proposer? il est d'âge à plaire. Oh! peu m'importe, qu'il plaise, ou qu'il ne plaise pas; ce n'est pas de quoi il s'agit. C'est le plus riche parti du Royaume, voilà le point; mon intention est de le marier, en lui assurant tout mon bien, après ma mort, & en déboursant le moins que je pourrai, quand je le marierai. Je conviens que la Vice-royauté est un grand objet, & que, puisqu'il est écrit que je ne l'aurai pas, je ne ferai pas fâché que mon fils l'obtienne. --- Vous me laissez donc le maître de cette affaire? --- Oui, mais à une condition; c'est qu'on se contentera de mon fils, & qu'on ne me demandera rien de mon vivant. --- Quoi, rien, Duc d'Elvas! Songez-vous que c'est votre fils? --- Ne fais-je pas un assez grand sacrifice, en consentant qu'il se sépare de moi? --- Duc d'Evora, c'est tout ce que je puis faire. ---

Le Duc d'Elvas, après avoir long-temps disputé, consentit à faire les frais de la noce, & à donner à son fils, pour se mettre en état de soutenir sa nouvelle dignité, une pension de cent mille cruzades, dont il payeroit la première année d'avance.

Le Duc d'Evora alla rendre compte de sa négociation à Constance & à Isabelle, qu'il mit au comble de la joie. Il conduisit, le lendemain, le Duc d'Elvas & son fils, chez le Roi, qui voulut présenter lui-même le Comte à Isabelle. Le mariage fut terminé dans peu de jours. Le Duc, qui s'aperçut qu'Isabelle & son fils s'aimoient depuis long-temps, fut fâché d'avoir consenti à la pension, mais il n'étoit plus temps de faire des difficultés.

Ce mariage, & la nomination du Comte d'Elvas à la Vice-royauté, furent une occasion de nouvelles fêtes. Constance triomphoit du bonheur de son amie, & ne se ressouvenoit plus qu'elle en étoit l'auteur.

Tous les troubles étoient apaisés; l'abondance & la paix régnoient dans le Portugal: Jean de Calais, sans avoir le titre de Roi, dirigeoit les rênes de l'État. Il étoit l'ame du Conseil, en soumettant toujours ses lumières à celles des autres; il étoit le premier à applaudir à un avis qui contredisoit le sien, lorsqu'il y voyoit un plus grand avantage pour l'État. Il étoit également aimé du Roi, du Peuple, & des Grands. Il fit régner les mœurs, & rarement avoit-on recours, dans les tribunaux, à la sévérité des lois: Il institua des fêtes publiques & créa des spectacles, parce qu'il pensoit que la gaieté soutient la vertu, & que les devoirs du citoyen ne sont jamais mieux remplis, que lorsque le plaisir les accompagne.

Le Roi voulut, enfin, récompenser tant de

vertus; il fixa le jour où il devoit déclarer Jean de Calais son successeur à la couronne, & l'héritier de ses États, après sa mort : Jean avoit refusé de s'asseoir sur le Trône, à côté de lui. Il représenta au Roi, que, si jamais il régnoit, il ne le pouvoit que comme époux de Constance, & que ce ne feroit qu'à ce titre qu'il transmettroit le Royaume à son fils; que, si le Roi l'associoit à l'Empire de son vivant, outre qu'il priveroit sa fille d'un droit qu'elle tenoit du Ciel & de sa naissance, les peuples auroient, peut-être, raison de murmurer de ce qu'on leur donnoit pour Souverain un étranger, qui n'y étoit appelé que par sa fortune.

Le Roi invita tous les Grands du Royaume pour l'auguste cérémonie de la proclamation de la succession de Jean & de Constance au Trône de Portugal & d'Algarves. Il y eut un carrousel, où Jean se distingua, & remporta plusieurs prix, des spectacles de toute espèce & un festin magnifique.

On se livroit au plaisir & à la joie, lorsqu'on vit entrer dans la salle du festin un homme d'une taille majestueuse & d'une démarche noble & légère, qui, sans s'être fait annoncer, jette un regard fier sur l'assemblée, sourit au Roi, fixe Constance, & s'avance vers Jean de Calais, qui se lève & s'incline profondément devant lui. Tout le monde est saisi d'un respect involontaire. — Jean de Calais, lui dit-il, tu n'étois pas né pour le Trône, mais il n'est point d'état sur la terre où la vertu ne puisse

élever l'homme. Ta sagesse a mérité les secours dont le ciel t'a comblé, par mon ministère. Je suis l'Ange tutélaire des Rois: C'est moi qui t'ai soutenu sur les flots, où le traître Don Juan te précipita; c'est moi qui t'ai conduit dans l'île déserte, où, pendant deux ans, ta vertu ne s'est point démentie; c'est moi qui, pendant ce temps, ai protégé Constance contre les infâmes desseins de Don Juan; je t'ai ramené, de cette île, auprès de ton épouse; c'est moi qui avois conduit le Corsaire qui l'enleva auprès de ton vaisseau, où tu l'achetas, dans le seul dessein de lui rendre la liberté; c'est moi, enfin, à qui tu dois son amour; mais tu ne dois ma protection qu'à ta vertu. C'est de la part du Dieu de toute sagesse, que je viens te rendre ce témoignage: Poursuis, & compte sur ses secours. —

Cet Être céleste, revêtu d'un corps aérien, disparut aussi-tôt, & en se dissipant, laissa dans la salle un parfum délicieux, qu'on y respiroit encore plusieurs années après. Cet événement redoubla la vénération des peuples, l'estime & l'amitié du Roi pour le Duc d'Evora. Il n'y eut que l'amour de Constance qui n'augmenta point, parce qu'il étoit au comble dès le premier jour, & qu'il se soutint jusqu'au dernier de leur vie; car ils eurent le bonheur de mourir, en même temps, après un règne très-long, & plus heureux qu'aucun des règnes précédens.

F I N.

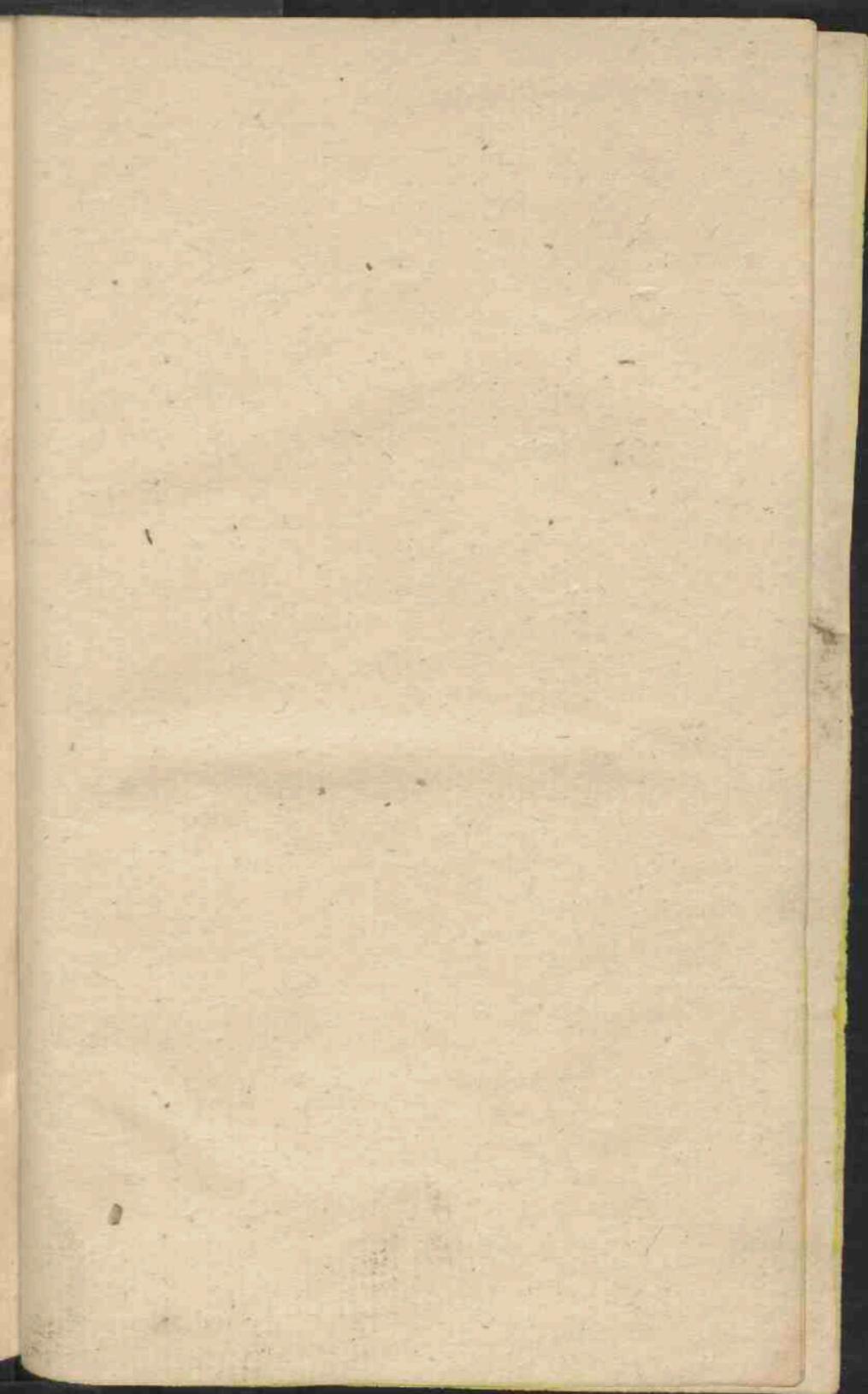
D50861-T

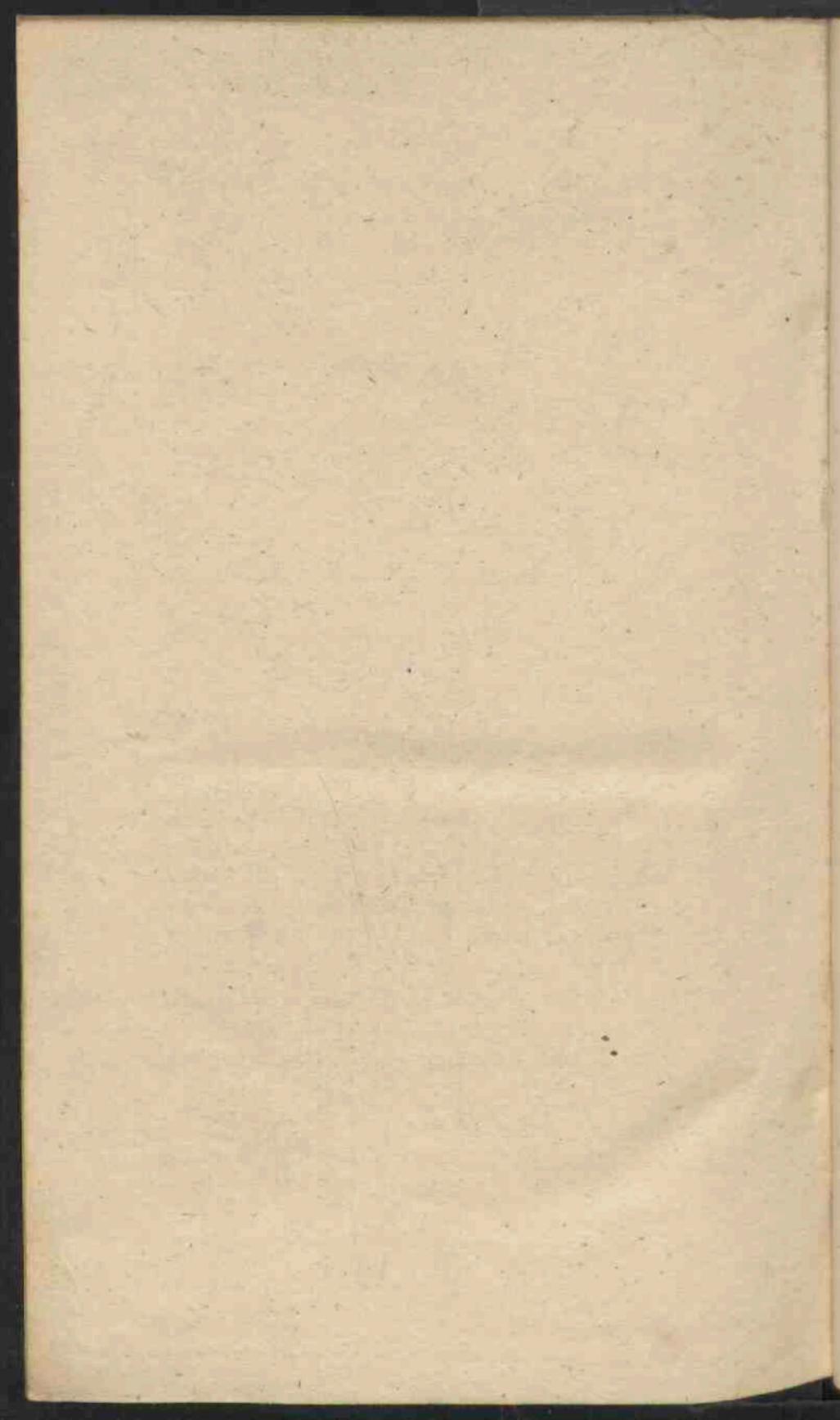
T744-F

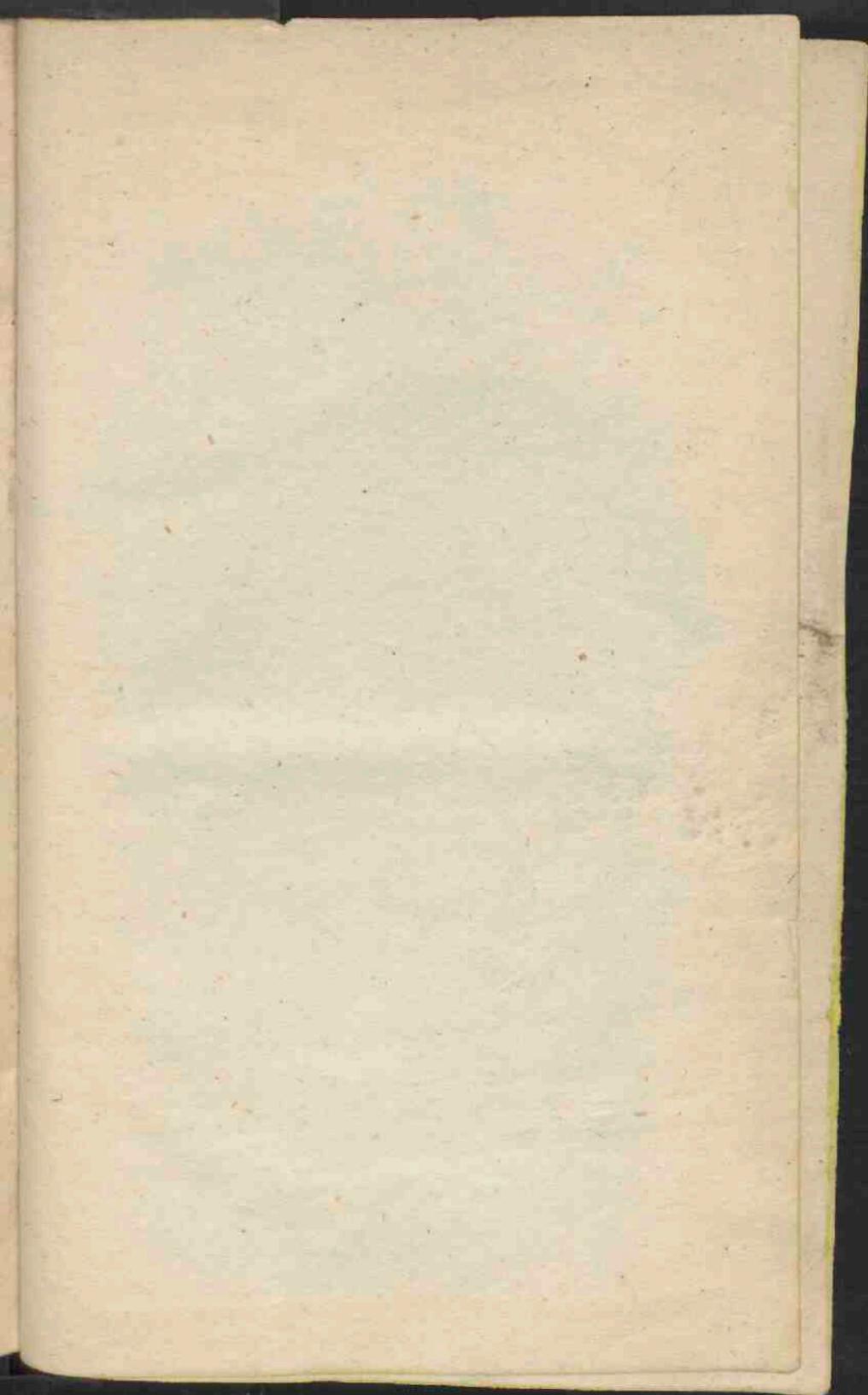
29 14 91

de l'œuvre de l'homme. La faculté de sentir
est donc la plus précieuse, par son
usage. La plus précieuse de nos
facultés est la faculté de sentir, car
elle nous permet de connaître le monde
et de nous adapter à lui. Elle est la
base de toute notre existence. Elle est
ce qui nous rend humains. Elle est
ce qui nous rend capables de
sentir la douleur et la joie. Elle est
ce qui nous rend capables de
aimer et d'être aimés. Elle est
ce qui nous rend capables de
créer et de vivre. Elle est
ce qui nous rend capables de
être humains.

F A F







287603

